

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1906-1907

N° 61

LE
SENS GÉNÉSIQUE
CHEZ LES TUBERCULEUX

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement, le 18 Janvier 1907

PAR

Gaston-Pierre-André BARIL

Né à Fort-de-France (Martinique), le 2 Décembre 1884

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Examineurs de la Thèse :	{	MM. COYNE	professeur	Président
		LAYET	professeur	
		CHAVANNAZ	agrégé	Juges
		MONGOUR	agrégé	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

IMPRIMERIE MODERNE — A. DESTOUT AÎNÉ & C^{ie}

139, Rue Sainte-Catherine et 8, Rue Paul-Bert

1907



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1906-1907

N° 61

LE
SENS GÉNÉSIQUE
CHEZ LES TUBERCULEUX

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

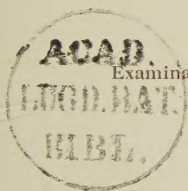
présentée et soutenue publiquement le 18 Janvier 1907

PAR

Gaston-Pierre-André BARIL

Né à Fort-de-France (Martinique), le 2 Décembre 1884

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE



Examineurs de la Thèse :

{	MM. COYNE	professeur. <i>Président</i>
	LAYET	professeur
	CHAVANNAZ	agrégé.....
	MONGOUR	agrégé.....

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

IMPRIMERIE MODERNE — A. DESTOUT AINÉ & C^{ie}

139, Rue Sainte-Catherine et 8, Rue Paul-Bert

1907

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux

M. PITRES..... Doyen | M. DE NABIAS..... Doyen honoraire

PROFESSEURS :

MM. MICÉ.....	}	Professeurs honoraires.
DUPUY.....		
FIGUIER.....		
MASSE.....		
MM.		
Clinique interne.....	{	PICOT
		PITRES
Clinique externe.....	{	DEMONS
		LANELONGUE
Pathologie et thérapeu- tique générales.....	{	VERGELY (en congé)
		MONGOUR (chargé)
Thérapeutique.....		ARNOZAN.
Médecine opératoire.....		N.
Clinique d'accouche- ments.....		LEFOUR
Anatomie pathologique		COÏNE
Anatomie.....		CANNIEU
Anatomie générale et histologie.....		VIAULT
Physiologie.....		JOLYET
Hygiène.....		LAYET
Médecine légale.....		N.
Physique biologique et électricité médicale.		BERGONIE
MM.		
Chimie.....		BLAREZ
Histoire naturelle.....		GUILLAUD
Pharmacie.....		DUPOUY
Matière médicale.....		DE NABIAS
Médecine expérimen- tale.....		FERRÉ
Clinique ophtalmologi- que.....		BADAL
Clinique des maladies chirurgicales des en- fants.....		DENUCE
Clinique gynécologique		BOURSIER
Clinique médicale des maladies des enfants		MOUSSOUS
Chimie biologique.....		DENIGES
Physique pharmaceu- tique.....		SIGALAS
Pathologie exotique...		LE DANTEC

PROFESSEURS ADJOINTS :

Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	MM. DUBREUILH
Clinique des maladies des voies urinaires.....	POUSSON
Clinique des maladies du larynx, des oreilles et du nez.....	MOURE
Clinique des maladies mentales.....	RÉGIS

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

SECTION DE MÉDECINE (*Pathologie interne et Médecine légale.*)

MM. HOBBS	MM. VERGER
MONGOUR	ABADIE
CABANNES	

SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe {	MM. CHAVANNAZ	Accouchements {	MM. FIEUX
	BÉGOIN		ANDÉRODIAS
	VENOT		

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie..... {	MM. GENTES	Physiologie.....	MM. GAUTRELET
	CAVALIÉ	Histoire naturelle	BEILLE

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

Chimie.....	M. BENECH	Pharmacie.....	M. BARTHE
-------------	-----------	----------------	-----------

COURS COMPLÉMENTAIRES :

Pathologie interne.....	MM. RONDOT
Accouchements.....	ANDÉRODIAS
Physiologie.....	GAUTRELET
Ophtalmologie.....	LAGRANGE
Hydrologie et Minéralogie.....	BEILLE

Le Secrétaire de la Faculté : LEMAIRE

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE CHÉRIE

Faible témoignage de ma très grande tendresse.

A MON ONCLE LE DOCTEUR ARAMI

A MA TANTE

Que cette dédicace soit une trop faible expression de ma grande affection et de ma profonde reconnaissance pour les soins dont vous m'avez toujours entouré.

A MES AMIS

Et en particulier à André DESBORDES, Maurice NOGUE, Aug. J. DU SEUTRE. Vous m'avez aidé, mes chers amis, à traverser des moments pénibles. Vous vous êtes associé à mes joies et à mes peines. Recevez-en ici un remerciement sincère et ému.

A MONSIEUR LE DOCTEUR BERTRAND

INSPECTEUR GÉNÉRAL DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
ANCIEN DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ
DE LA MARINE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

A MONSIEUR LE DOCTEUR JACQUEMIN

DIRECTEUR DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A MONSIEUR LE DOCTEUR GIRARD

MÉDECIN PRINCIPAL DE LA MARINE
ANCIEN SOUS-DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ
DE LA MARINE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

A MONSIEUR LE DOCTEUR BELLOT

MÉDECIN EN CHEF DE 2^e CLASSE DE LA MARINE
SOUS-DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRINCIPALE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A MONSIEUR LE DOCTEUR MONGOUR

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX
CHARGÉ DU COURS DE PATHOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALES
OFFICIER D'ACADÉMIE

Excusez-moi, cher Maître, de mettre votre nom en tête d'un ouvrage aussi peu digne de vous et considérez cette audace comme un désir de rendre hommage à l'amabilité que vous avez toujours eue pour moi.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE DOCTEUR COÛNE

PROFESSEUR D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE BORDEAUX

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Qui, après avoir été toujours si aimable pour nous durant notre séjour dans son laboratoire, met le comble à nos vœux en acceptant la présidence de notre thèse.

S'il est, à la Faculté, une tradition à laquelle nous nous conformons avec plaisir, c'est bien celle qui consiste à rappeler, dans la thèse inaugurale, les noms de ceux qui se sont intéressés à nous dans le courant de nos études médicales. Durant notre année passée à l'Ecole annexe, pendant tout le temps, aussi, passé à la Faculté de Bordeaux, nous avons eu des maîtres qui, pour nous, ont été presque des camarades.

A Rochefort d'abord, avec sa bonne grâce charmante et sa haute compétence, M. le Dr de Couvalette nous a facilité les premiers pas dans la médecine. Et nous tenons à le remercier particulièrement pour son amabilité à notre égard. Tous nos maîtres de l'École annexe nous ont d'ailleurs soutenu dans notre travail avec une égale bienveillance. Et si nous ne rappelons ici que les noms de MM. les Drs Chevalier, Etourneau, Rolland, Brochet, Robert, c'est uniquement parce qu'un souvenir un peu plus vif les presse en ce moment sous notre plume. Qu'ils reçoivent ici l'expression sincère de nos remerciements.

A l'Ecole, en M. le Dr Girard, nous avons trouvé un guide sûr et un soutien précieux dans un moment douloureux de notre existence. Il a droit à toute notre reconnaissance.

M. le Dr Bellot qui l'a remplacé dans sa fonction de sous-directeur, a été aussi pour nous l'homme aimable qu'il sait si bien être.

Enfin, nous voulons retenir aussi le nom de M. le Dr Barrat et de tous nos professeurs de l'École.

A la Faculté, M. le Professeur Coyne nous a admis dans son laboratoire où nous avons pu entrevoir la science, un peu aride sans doute, mais si intéressante, qu'est l'anatomie pathologique. Et aujourd'hui, il nous fait le grand honneur de présider notre thèse. Nous voulons le remercier tout spécialement et l'assurer de notre gratitude.

Et aussi M. le Professeur agrégé Mongour. A l'hôpital, durant notre stage, nous avons toujours suivi avec un grand intérêt ses visites si fécondes en idées nouvelles et toujours originales, en même temps qu'avec une haute compétence il nous enseignait la méthode scientifique et son perpétuel « que sais-je ». Il nous inspire enfin le sujet de cette thèse et nous aide de ses conseils éclairés. Nous garderons toujours de lui un souvenir reconnaissant; qu'il en reçoive ici l'expression sincère.

Au cours de ce travail enfin, nous avons dû avoir recours à plusieurs noms autorisés de la médecine. Nous remercions d'abord M. le Dr Lalesque, dont la grande affabilité n'a d'égale que la science éclairée. Les conseils qu'il nous a donnés nous ont été d'un précieux secours. M. le Dr Sabourin, M. le Dr Dumarest nous ont aussi fort aimablement répondu, ainsi que M. Baudouin, l'interne distingué du sanatorium d'Hauteville, qui nous a donné des renseignements précieux. Nous leur adressons à tous un souvenir ému et reconnaissant.

INTRODUCTION

La question qui fait l'objet de cette thèse n'est pas nouvelle. Depuis six ans surtout elle a été très discutée et remise à l'ordre du jour par le roman de Michel Corday ⁽¹⁾. Et la *Chronique médicale* s'est fait l'écho des diverses opinions soutenues.

Mais il nous a semblé intéressant de mettre au point une question toujours pendante ou tranchée dans un sens qui ne nous paraît pas le vrai. L'« embrasement » des tuberculeux nous semblait très discutable et nous avons, aidé de conseils éclairés, cherché à nous faire sur ce point une opinion qui fût exacte.

Emile Zola écrit quelque part : « J'admets trois sources d'informations : les livres qui donnent le passé, les témoins qui nous fournissent, soit par des œuvres écrites, soit par la conversation, des documents sur ce qu'ils savent, et enfin l'observation personnelle, directe, ce qu'on va voir, ce qu'on va entendre et sentir sur place... ». Et nous avons puisé à ces trois sources, disant avec l'écrivain : « s'il en existe une quatrième, indiquez-la de suite et nous courrons nous y abreuver ! »

En 1904, Landret, de la Faculté de Lyon, prenait comme sujet de sa thèse inaugurale, si intéressante d'ailleurs, la question qui nous occupe. Le roman de Michel Corday était dans toutes les mains, et il conclut naturellement à l'embrasement créé par la tuberculose. Il y conclut si bien à l'hyperexcitation génésique des tuberculeux qu'il en arrive à en faire un précieux moyen de diagnostic ⁽²⁾ ! Certes, l'idée ne manque pas d'origi-

(1) MICHEL CORDAY, *Les Embrasés*, 1902.

(2) Cf. LANDRET, *Thèse de Lyon 1903-1904*, p. 59.

nalité, et il eût été commode de trancher le point d'interrogation que laisse souvent quelque vague submatité ou quelque nuance respiratoire par une question décisive : « L'aiguillon d'Eros vous pique-t-il souvent ? » Une réponse affirmative et nous sommes fixé : « Monsieur, vous êtes tuberculeux. Repos, suralimentation, cure d'air. Et n'ayez de répit, Monsieur, que quand enfin Vénus ne sera plus entière à sa proie attachée ! »

Quelle admirable pierre de touche !

Malheureusement c'étaient là des rêves. Et c'est ce que l'examen minutieux de la question nous a montré.

Les observations, hélas ! sont faciles à se procurer, de tuberculeux ; et grande a été l'amabilité des maîtres qui nous ont soutenu.

C'est des malades eux-mêmes que nous avons tiré nos renseignements, convaincu que l'observation subjective était la seule qui pût avoir, en l'espèce, quelque valeur. Comment pouvoir observer assez longtemps et assez bien un assez grand nombre de malades ?

Faire observer le malade par son entourage ? Impossible, croyons-nous, le malade se dissimulant pour se satisfaire, et ce n'est pas au rapport émaillé de gaudriole d'un voisin de lit, au gras sourire égrillard, que nous pouvons ajouter beaucoup de foi.

C'est donc le malade lui-même qui a été notre champ d'investigation.

A nous de l'interroger avec assez de doigté pour que nous ayons sa confiance. A nous de nous intéresser à son état avec assez d'insistance et de fermeté pour l'apprivoiser et appeler naturellement ses confidences. C'est à nous seul que nous aurons à nous plaindre si nous faisons fausse route.

Un malade, et un tuberculeux par-dessus tous les autres, peut-être, est tout de sensibilité ; ses nerfs vibrent au moindre contact, ce n'est pas ce vieux malade résigné « qui a mâché la vie et ses jours identiques » dont parle le poète. Il est jeune, à peine touché et souvent plein d'espoir. Il ne demande qu'à avoir un confident. C'est à nous de l'être. Et voilà comment nous aurons des témoignages exacts.

Malheureusement, si nous sommes à peu près sûr des témoignages de nos tuberculeux, les tuberculeuses, elles, échappent davantage à notre enquête.

Nous parlions tout à l'heure de la sensibilité des malades. Combien cette sensibilité est exaltée chez la femme, fleur si délicatement nuancée. Elle se laisse guider par ses sentiments, et combien tous ses sens sont tendus vers le médecin quand il lui parle et qu'il s'intéresse à « son cas ». Certes, elle ne demande qu'à se confier. Mais, toujours attentive, elle s'effarouche du moindre mot, et dès lors s'abandonne à sa nature.

N'est-ce pas Balzac qui dit quelque part que le mensonge est l'essence même de la femme et qu'on ne peut en concevoir une qui ne soit pas menteuse ? Et il est certain que plusieurs fois nous avons pu constater le peu de valeur qu'avaient des témoignages féminins. Et puis la femme, que la société moderne condamne encore à une vie entièrement différente de celle de l'homme, obligée d'étouffer ses aspirations et de cacher soigneusement ses désirs, va-t-elle nous donner des renseignements comparables à ceux de l'homme ? Certes, nous ne saurions l'interroger avec la même franchise, et le respect des délicatesses est trop profond chez nous pour avoir cherché à renverser le mur si solidement élevé par la pudeur et l'éducation.

Et c'est pourquoi dans nos observations nous avons cru devoir séparer soigneusement, toutes les fois que nous le pouvions, la femme de l'homme, étant obligé de faire toutes réserves d'un côté.

Nous avons été embarrassé, dans nos observations, pour fixer le début de la tuberculose. Est-ce la première hémoptysie qui va nous guider ? Nous risquerons souvent de nous tromper. Allons-nous prendre, comme début du mal, le début de la toux ? Souvent le malade ne le sait pas lui-même. Et les exemples ne sont pas rares de tuberculeux qui ne se prétendent atteints que depuis quelques jours et qui présentent tous les signes de cavernes volumineuses.

Il serait banal d'insister sur une pareille question, dont tout le monde sent les difficultés.

Nous avons déterminé le début de la maladie du mieux qu'il nous a été possible, prenant comme point de départ l'hémoptysie congestive quand elle existait, l'époque de la première toux, et nous basant aussi sur les signes stéthoscopiques.

Enfin, pour nous mettre dans les meilleures conditions, nous n'avons interrogé que des tuberculeux de dix-huit à trente-cinq ans, c'est-à-dire en période pleinement active de la vie génitale, nous mettant ainsi à l'abri de toutes les critiques qu'on pourrait diriger contre nous.

Nous avons fait dans notre sujet deux grandes divisions :

D'abord le tuberculeux en cure libre, que ce soit à l'hôpital, au dispensaire, ou dans les stations d'altitude ou marine.

Puis, étude du tuberculeux en sanatorium, populaire ou privé.

Les conditions sont tellement différentes dans les deux cas qu'une pareille division était obligatoire et nous espérons pouvoir, ainsi, établir des conclusions logiques et exactes.

Tel qu'il est, nous présentons ce travail comme une étude sincère et consciencieuse, absolument convaincu de la vérité de nos assertions, basées sur des faits et sur l'expérience des hommes éminents qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils.

CHAPITRE PREMIER

La notion de l'érotisme. Amour et tuberculose

Tout est subordonné sur terre à une grande loi : la loi de reproduction, qui a pour but la conservation de l'espèce et qui est elle-même le but des faits et gestes de tout être vivant.

Se manifestant par une ou deux énormes vagues chez les animaux aux époques du rut, l'amour est constant chez l'homme. A la base de l'acte reproducteur la nature a mis le plaisir, plus sûre ainsi de son exécution que si la raison seule avait dû être notre guide. C'est ce plaisir qui entraîne le mâle vers la femelle. Plus grand en sera l'appât, plus les désirs seront vifs ; et ainsi apparaîtrait l'érotisme. Mais cet érotisme n'est pas constitué par les seuls désirs. Un deuxième facteur entre aussi en jeu, c'est la puissance. Un « non possumus » peut être opposé ; et il est bien évident que celui-là seul sera un génital qui voudra et qui pourra. Il serait fastidieux de vouloir démontrer que nous avons là affaire à deux choses bien distinctes : la dissociation du désir et de la puissance génitale est trop connue pour que nous nous y attardions et nombreux seraient les exemples que nous pourrions invoquer.

Nous nous proposons d'étudier les rapports de l'érotisme et de la tuberculose.

S'il est une idée répandue dans le peuple, c'est bien celle qui veut que le phtisique soit un être exagérément amoureux. La tuberculose est si commune. Tout le monde la connaît. Qui n'a eu dans son entourage ami, parent ou camarade touché par le terrible fléau. La « Grande Faucheuse » est plus que jamais

vêtue d'un linceul blanc et elle a les traits décharnés, aux os saillants, aux pommettes rouges, aux grands yeux creux et brillants du moribond phthisique. Elle est le cauchemar de tout un monde. Une petite quinte de toux, un filet de sang au coin de la lèvre et elle est installée en maîtresse. Et il va désormais être bien dur de la déloger.

Combien l'a-t-on étudiée déjà dans toutes ses manifestations physiques et psychiques ! Le roman s'en est naturellement emparé pour alimenter un public « toujours curieux des faits de la pathologie ». Et d'ailleurs, qui prêtait plus au héros de roman que cette douce jeune fille, pâle et résignée, touchée de la queue d'une méchante fée qui l'a condamnée à mourir au printemps de la vie sans connaître l'amour ? Quelle jolie légende pour le public toujours friand des choses de la luxure ! Tout romancier se croit obligé de faire du tuberculeux un génital. C'est ainsi que nous voyons « le jeune homme au visage pâle ayant la grâce d'un beau visage de femme, aux gestes indolents, aux yeux ardents », s'éprendre de sa femme de chambre et l'éclabousser d'une hémoptysie ⁽¹⁾. C'est ainsi que Margueritte nous montre une Frédérique énervée, irritée, prête à pleurer près de son ami auquel elle se refuse d'abord ; puis, poussée, malgré elle, auquel elle se livre toute dans un grand besoin de luxure ⁽²⁾. C'est encore la petite tuberculeuse qui passe au fond de la scène des demi-vierges minée par le mal et la débauche ⁽³⁾.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rappeler tous les exemples littéraires où l'auteur associe et doit associer, sous peine de passer pour inexact, la tuberculose et l'amour. Jusqu'à ce qu'enfin Corday donne *Les Embrasés* ⁽⁴⁾ : c'est la consécration définitive ; non pas que l'auteur ait voulu trancher la question pour toujours dans tous les milieux, dans toutes les conditions de vie. C'est l'histoire d'un sanatorium où les sexes

⁽¹⁾ Cf. O. MIRBEAU, *Journal d'une femme de chambre*.

⁽²⁾ Cf. G. MARGUERITTE, *Amantes*.

⁽³⁾ Cf. M. PRÉVOST, *Les Demi-Vierges*.

⁽⁴⁾ M. CORDAY, *Les Embrasés*, 1902.

sont mélangés et où le parfum de la femme vient frapper l'odorat toujours inquiet des pauvres malades. Mais des *Embrasés* se dégage avec une telle intensité l'appétit génital du phthisique, que la plupart des lecteurs s'y sont laissé prendre. On a généralisé un fait particulier. Et voilà comment, de tous côtés, on n'entend parler dans le public que d'érotisme des tuberculeux.

Elles vont, les « Dames aux Camélias », entourées toujours de l'auréole de luxure qui s'attache de plus en plus à leurs pas. Elles vont, les belles sentimentales, sans cesse aiguillonnées par les flèches de Cupidon.

D'ailleurs cette idée d'embrasement créé par la tuberculose a reçu l'appui de plusieurs maîtres.

Voici d'abord ce que disait Sandras, au milieu du siècle dernier, sur la question :

« Tout le monde sait que les irritations pulmonaires amènent assez souvent une activité notable des organes génitaux. La salacité des phthisiques au début est notée par tous les médecins. L'exemple que j'ai rappelé plus haut (il s'agit d'un tuberculeux tellement hyperexcité que douze et quatorze fois par nuit il harcelait sa femme, la suppléant *de manu* si elle se refusait) peut être invoqué à l'appui ⁽¹⁾. »

Landouzy, en 1902, disait : « Je crois qu'il y a sinon une part, du moins une apparence de vérité dans le dire populaire : croire et répéter que la tuberculose pousse aux besoins génésiques ⁽²⁾. »

Pégurier, de même, dit que fréquemment chez le tuberculeux il y a « hyperexcitabilité sentimentale et génésique ». Et il en recherche la cause, qu'il trouve dans le milieu où ils vivent, la thérapeutique, les fluxions congestives du tuberculeux analogues aux règles chez les hystériques, etc. ⁽³⁾.

Chelmonski ⁽⁴⁾ signale dans la tuberculose des troubles sexuels,

(1) SANDRAS, Traité pratique des maladies nerveuses, t. 2, p. 221.

(2) LANDOUZY, Lettre à la *Chronique médicale*, 1902.

(3) PÉGURIER, Les facultés affectives chez les phthisiques. *Chronique méd.*, 1902.

(4) CHELMONSKI, L'état du système nerveux chez les tuberculeux phthisiques et son influence sur la marche de la tuberculose. Paris, 1902.

mais ne les définit pas et il cherche à les expliquer par névrite, compression des nerfs par un ganglion caséifié, anémie ou hyperhémie des organes pelviens ou génitaux externes.

En 1900, Paul Maitre⁽¹⁾, dans sa thèse, signale les « écarts génitaux dont se rendent coupables les phthisiques. »

Béraud enfin, en 1902, dit à son tour : « Les tuberculeux se font remarquer par une excitation génésique très spéciale. Dans tous les sanatoriums, même dans ceux où les sexes sont rigoureusement séparés, le flirt ne tarde pas à se glisser. Nulle part les intrigues amoureuses sont plus violentes, ni plus romanesques. Personne ne sait vivre des romans d'amour plus compliqués, plus passionnés que ces jeunes poitrinaires. Tourmenté par cette excitation qui est peut-être un des traits les plus constants de son caractère, capable de prouesses génitales en pleine hémoptysie, il compromet et dépense ses forces dans des excès continuels⁽²⁾. »

Le professeur Régis⁽³⁾ lui-même dit, dans son *Précis de psychiatrie* : « Il nous faut enfin signaler ici les publications récentes dont l'excitation génitale du tuberculeux a été l'objet à la suite d'un ouvrage littéraire sur la vie dans les sanatoriums spéciaux. Cabanès, notamment, a provoqué sur ce point une enquête médicale intéressante, mais peu concluante, et la question a été reprise il y a quelques mois, dans sa thèse sur l'excitation génitale des tuberculeux, par Landret, qui la résout nettement par l'affirmative.

« Cette excitation génitale des tuberculeux que nous avons déjà observée et mentionnée en termes formels, comme on l'a déjà vu plus haut, dans notre édition précédente, est en somme bien réelle et elle se retrouve, quand il est possible de l'observer, dans un certain nombre de cas, surtout au début, comme l'indique Saxe. J'y vois volontiers pour ma part un symptôme d'irritation cérébrale qui, lorsqu'il s'associe à l'excitation intel-

(1) P. MAITRE, Etude critique sur la recherche du traitement de la tuberculose. Thèse de Lyon 1900.

(2) BÉRAUD, Psychologie du tuberculeux. Thèse de Lyon 1902.

(3) RÉGIS, Précis de psychiatrie, p. 663.

lectuelle ou physique, à l'optimisme euphorique, à la toxicomanie alcoolique ou morphinique, contribue à constituer un état de dynamique fonctionnelle comparable à celui qu'on observe au début de la paralysie générale. »

Voilà, je crois, une opinion assez nettement formulée ; la voilà telle qu'elle est admise, les yeux fermés, par beaucoup, telle que nous l'avons entendue souvent de la bouche même des malades que nous interrogeons : « On dit que cette maladie rend très ardent. Cependant... »

Il est vrai de dire qu'à côté, d'autres auteurs ont pris la question d'une façon absolument opposée et ont des conclusions diamétralement contraires :

Et c'est pourquoi quand on cherche à avoir une idée nette sur ce point, au milieu d'avis si contradictoires, il est impossible de s'y reconnaître. On a voulu trancher la question d'un coup et, comme toujours, on a dépassé la mesure largement.

Des observations de tuberculeux hyperexcités ? Certes, nous en avons recueilli, et des observations de déprimés. Mais il fallait les interpréter, tenir compte de l'individu, du milieu, et tenir compte aussi et surtout de la psychologie du tuberculeux.

Des livres intéressants et documentés ont mis en évidence cette sentimentalité si spéciale du phtisique ⁽¹⁾. Ils vont nous dire la psychologie du tuberculeux chez lui, en cure libre et en sanatorium, ou plutôt nous en esquisser des types, car, comme le dit si bien Béraud, il est difficile d'écrire une psychologie spéciale à la tuberculose, car il n'y a pas un tuberculeux mais des tuberculeux.

Egoïsme et sentimentalité sont les deux traits essentiels de l'esprit des phtisiques et ils sont d'autant plus développés qu'ils existaient déjà plus ou moins avant l'éclosion de leur mal.

(1) Cf. BÉRAUD, Psychologie des tuberculeux. — LETULLE, Essai sur la psychologie des phtisiques (*Archives générales de médecine*, septembre 1900). — DAREMBERG, Les différentes formes cliniques et sociales de la tuberculose pulmonaire, 1905. — BAUDOUIN, La vie des tuberculeux en sanatorium, 1906, etc.

C'est en tenant compte de ces différents éléments que nous avons commencé notre travail. Et c'est en tenant compte surtout des conditions de milieu dans lequel nous trouvions nos malades.

Nous avons déjà exposé plus haut sur quelles données nous avons conçu notre tâche. Nous allons maintenant aborder directement le sujet.

CHAPITRE II

Tuberculeux en cure libre

Avant de donner des observations, nous devons, tout d'abord, expliquer comment nous avons compris l'érotisme exagéré.

En matière d'aptitudes génitales, il n'est pas possible d'assigner une moyenne. Ce ne serait, du reste, pas physiologique. Seul l'individu peut nous renseigner sur son degré de puissance génitale. C'est lui qui, en comparant sa force amoureuse avant et pendant sa maladie, peut nous renseigner sur les variations de ses désirs et de son aptitude à les satisfaire. Notre enquête ne peut être que subjective. Il faut, de toute nécessité, que nous nous en rapportions au malade. Et c'est, comme nous le disons dans notre Introduction, par un interrogatoire délicat et discret que l'on peut obtenir de lui des aveux sincères. Dans une enquête de ce genre, il faut se méfier également de ceux qui, par timidité, ne veulent rien dire; de ceux au contraire qui, par fanfaronnade, exagèrent de toute évidence. Parmi toutes les observations recueillies nous n'avons retenu que celles qui présentaient des garanties sérieuses, garanties basées sur la simplicité et la netteté des réponses.

Pour les tuberculeux en cure libre nous commencerons notre enquête par la classe ouvrière.

L'ouvrier, homme ou femme, fait-il réellement une cure libre? Hélas! non. Il soigne les symptômes qui l'incommodent le plus, la toux, la fièvre, l'inappétence, la débilité générale, etc. Mais les nécessités de la vie lui interdisent toute cure bien réglée, notamment tout repos systématique et toute suralimen-

tation. Avant comme pendant le cours de sa tuberculose, il continuera à coucher dans sa mansarde, presque toujours à l'abri de l'air et de la lumière.

On peut déjà prévoir que les romanciers qui ont créé en quelque sorte le satyriasis tuberculeux n'ont pas puisé leurs documents dans ce milieu. Il serait en effet bien singulier qu'un homme malade, miné par la toux et la fièvre, obligé quand même de travailler chaque jour jusqu'à la limite extrême de ses forces, fût un « embrasé ». Aussi plusieurs de nos maîtres nous ont objecté l'inutilité d'une enquête faite parmi la classe ouvrière. Cette objection ne tient pas, à notre avis. Nous estimons au contraire que c'est en étudiant l'ouvrier tuberculeux que l'on devrait obtenir la documentation la plus riche et la plus sérieuse.

Epuisé par le travail, insuffisamment nourri, l'ouvrier tuberculeux ne peut pas être, physiologiquement, un érotique. Si cependant il présente un appétit génital exagéré, il faut l'attribuer à une cause intercurrente qui, dans l'espèce, serait la tuberculose. Cela est tellement vrai que si les résultats d'une enquête portant exclusivement sur la classe ouvrière permettaient d'admettre la doctrine de l'embrasement, il ne serait plus discutable que l'intoxication tuberculeuse excite la puissance génitale.

Il ne paraît pas qu'il en soit réellement ainsi. Pour le prouver, il suffira de donner quelques observations prises au hasard parmi les nombreuses que nous avons recueillies et dont plusieurs sont dues à l'obligeance de M. le Dr Mongour.

En voici d'abord une qui pourrait nous servir de conclusion, tant est nette et précise la réponse qui s'en dégage :

Il s'agit d'un homme de vingt-sept ans, entré à l'hôpital en janvier 1906 (nous l'examinons un mois après), pour bronchite. Il est malade depuis décembre 1904. A ce moment il s'enrhume. Toux fréquente, peu d'expectoration, et depuis cette époque il est constamment « enrhumé ». L'expectoration cependant s'était arrêtée et elle ne reprend qu'en juin 1905. Alors crachats abondants. Hémoptysies en septembre, en octobre 1905. Une autre en janvier 1906.

Gros amaigrissement depuis six mois surtout.

L'appétit, qui s'était toujours maintenu bon, diminue beaucoup depuis quinze jours.

A l'auscultation, tub. deuxième degré à droite, premier degré à gauche.

Pas de tuberculose ganglionnaire, articulaire ou génitale.

Ses antécédents sont chargés : sa mère est morte de tuberculose, un frère également.

Lui-même a fait son service militaire et il se portait très bien jusqu'en décembre 1904.

Examen génital. — Il nous dit qu'il n'a jamais été fort sur les femmes, néanmoins il avait des rapports féminins une fois par semaine environ. Depuis novembre 1904 jusqu'en janvier 1905, jeûne et abstinence à l'égard de Vénus. « Le besoin, me dit-il, ne s'en faisait pas sentir ». Et ce n'était pas par manque d'argent qu'il s'abstenait ainsi. Pas plus d'ailleurs par crainte de maladies vénériennes : il n'en a jamais eu.

Depuis un an enfin n'a plus aucun rapprochement : « Je n'étais pas surexcité le moins du monde, et jamais je n'ai suppléé d'une façon quelconque au manque de femmes. »

Voilà, certes, une observation qui n'est guère favorable à la doctrine de l'embrasement. Mais que conclure sur une seule ?

Jules S..., cultivateur, trente ans, entré en février 1906, à l'hôpital Saint-André, salle 15.

Tousse et crache.

Début de sa maladie aux vendanges 1905. Nous l'examinons en mars 1906. Avant septembre dernier il se portait très bien. A peine était-il enrhumé une fois, l'hiver.

En septembre, toux sèche d'abord, puis expectoration. Perte d'appétit. Sueurs nocturnes abondantes. Fièvre le soir (38°8). Hémoptysie en février.

Auscultation : Tub. au troisième degré.

Appareil génital : Un noyau un peu dur dans l'épididyme du côté droit.

Rien aux ganglions ni aux articulations.

Examen génital. — « Je préférerais bien, dit-il, un verre de bon vin à toutes les femmes de la création ». Avec de pareilles maximes, il ne faut pas s'étonner de le trouver plus souvent au cabaret qu'en galante compagnie. Depuis septembre il n'a eu aucun désir vénérien.

Jean P..., trente ans, ébéniste, entre à l'hôpital fin mars 1906. Y a déjà fait un séjour en juillet 1905.

Malade depuis 1904-1905 (hiver), commence à ce moment à tousser, mais très peu. En mars 1905, la toux augmente à l'occasion d'une bronchite. Depuis mai 1905, expectoration. En juillet, hémoptysie; une autre en janvier 1906. En juillet 1905, brusquement, douleur, dyspnée et tous les signes d'un pneumothorax. Cesse alors tout travail, reste quelques jours à l'hôpital, puis en sort. Pas grande amélioration depuis.

A l'auscultation : Tub. au troisième degré.

Examen génital. — Il aimait beaucoup les femmes autrefois. Il a fait son service dans les zouaves et était renommé parmi ses camarades pour ses exploits. Sa maladie l'a singulièrement refroidi à cet égard. Dès l'hiver où il a commencé à tousser, il ne fréquente presque plus les lieux de ses fredaines accoutumées. Pourquoi cette nouvelle attitude ? Elle n'est même pas déterminée par la crainte d'aggraver son mal : il n'a plus de désirs.

Armand G..., vingt-trois ans, menuisier.

Il y a quatre ans commence à tousser. S'enrhume facilement l'hiver. Ses bronchites n'en finissent pas de guérir. Il y a quatre ans et demi, orchite à la suite d'un coup; dure un mois. Abscess froid. Fistule qui se comble en quinze jours (?). Depuis ce temps, légère douleur testiculaire.

A l'auscultation, tub. deuxième degré.

A gauche, quelques noyaux épididymaires.

Etat génital. — Il sacrifiait à Vénus avec la même ardeur que ses amis, vers l'âge de dix-neuf ans. Mais, depuis le début de sa maladie, dit n'avoir eu aucun désir vénérien et il n'a vu aucune femme depuis le même temps.

Réflexes crémastériens très diminués à droite, abolis à gauche (*).

(*) Nous avons eu un moment l'idée de rechercher systématiquement ce réflexe chez nos malades déprimés génitalement. Peut-être, nous disions-nous, en est-il ici comme dans le tabes où ce réflexe aboli coïncide avec l'abolition de tout désir. Nous n'avons obtenu aucun résultat.

Xavier P..., garçon de café, vingt ans. Tub. deuxième degré. Pas d'antécédents héréditaires. Lui-même ne s'enrhumait pas facilement pendant son enfance.

Il est malade depuis deux ans. Toux. Amaigrissement (2 kilogrammes dans ces derniers mois). Crache depuis quelques mois.

Moralement, ce malade est très déprimé. Il sait sa maladie, se croit perdu et nous demande le nombre de jours qui lui restent à vivre.

Etat génital. — Il répond sans difficulté aux questions que nous lui posons. « J'étais garçon de café, nous dit-il, et les tentations étaient parfois fortes. Aussi ai-je peut-être abusé de la vie ». Il a cependant nettement remarqué que depuis le début de sa maladie (premières atteintes de toux hiver 1904) il a eu moins de désirs vénériens, que le besoin de la femme se faisait de moins en moins sentir, et, depuis trois mois, aucun coït. A noter que ce malade présente un bon état général.

V..., trente-quatre ans, maçon. Tub. deuxième degré. Malade depuis six ans. Toux. Hémoptysies. Expectoration abondante avec assez petite quantité de bacilles.

Etat génital. — Autrefois il a fait cinq ans en Algérie, aux zouaves, et à ce moment-là, nous dit-il, il était un « rude mâle ». Bref, abusait de Vénus dont, par un hasard providentiel, il « n'a reçu aucun coup de pied ». Depuis dix ans il est de retour en France. Ses facultés génitales se sont conservées quelque temps, mais depuis sept ans il constate « qu'il baisse beaucoup » et il use de moins en moins de ses anciens plaisirs.

Gabriel S..., vingt-neuf ans, terrassier. Vient à la consultation parce qu'il tousse. Depuis six ans s'enrhume presque continuellement, mais jamais il n'a eu d'hémoptysies. Pas d'amaigrissement, dit-il, mais un aspect chétif; il a un teint jaune et des yeux enfoncés.

Tub. au deuxième degré, au début, à l'auscultation.

Etat génital. — Ce malade n'a jamais fait d'excès sexuels, dit-il, et, même dans sa jeunesse, de dix-huit à vingt-cinq ans, allait peu avec les femmes, n'ayant pas de vifs besoins vénériens. Il n'a pas constaté, depuis qu'il tousse, une excitation génitale plus grande. « Je suis toujours le même ». Il s'est marié il y a deux ans; mais c'était pour avoir un intérieur où il pourrait se faire soigner s'il était souffrant.

Tant qu'à sa femme, elle tousse aussi depuis un mois et pas plus que son mari elle ne désire de rapprochements répétés.

Victor G..., garçon de café, vingt-quatre ans. Tub. deuxième degré. Malade depuis juin 1903. Six ou sept hémoptysies.

Était un génital avant le début de son mal. Depuis, dit que ses désirs sont encore augmentés. N'a vu aucune femme depuis un an, mais rêves érotiques et érections fréquentes. Et la nuit précédente, a eu trois ou quatre pollutions consécutives à des rêves érotiques.

Ce jeune homme a pris beaucoup de morphine.

Gustave G..., dix-sept ans, garçon boulanger. Vu en novembre 1906. Bronchite en novembre 1903. Depuis lors, tousse toujours un peu. Une sœur morte tuberculeuse.

A l'auscultation, tub. premier degré.

Depuis novembre 1903, n'a été amoureux que quatre ou cinq fois. Pas d'onanisme (?).

Marcel B..., menuisier, seize ans. Tub. premier degré. Malade depuis six mois. Pas d'hémoptysies.

Au point de vue génital, aucun emballement. Pas d'onanisme (?).

Albert G..., vingt et un ans, biscuitier. Tub. premier degré. Cet homme est malade depuis un mois au moment de l'examen. Première hémoptysie en mars 1906. Depuis l'âge de seize ans, époque où il a eu un premier rapprochement sexuel, c'est un génésique. Et sa maladie n'a nullement modifié son goût pour Eros.

Adrien G..., vingt-cinq ans, menuisier. Sa maladie date de sept à huit ans. Tuberculeux premier degré, célibataire.

« Avant ma maladie, je me trouvais dans la moyenne, ayant trois ou quatre rapprochements par semaine. Mais, en ce moment, les femmes ne m'intéressent pas et je reste très facilement trois semaines ou un mois sans contact et sans désirs. »

Joseph B..., vingt-cinq ans. Malade depuis un mois. Tub. premier degré. Est aussi génital, depuis le début de sa toux, qu'auparavant et il était très porté en ce sens.

Auguste D..., vingt-neuf ans, peintre en voitures, alcoolique. Tuberculeux premier degré depuis octobre 1904. Agénésie absolue depuis trois mois. « A aucun moment de mon existence, je ne fus, il est vrai, un enragé. »

Jean G..., trente-trois ans, boulanger. Tub. premier degré. Malade depuis deux mois. Peu emballé, moins encore depuis qu'il tousse.

René D..., vingt et un ans, employé des postes. Malade depuis trois mois, tub. premier degré, hyperthermique. N'a jamais été excité. Le serait moins encore depuis son hémoptysie. « Je ne ferais pas cent mètres pour voir une femme. Je m'en sers quand j'en ai, mais je reste facilement un mois tranquille ». Depuis quinze jours, il a une maîtresse avec laquelle il arrive à grand'peine à un coût tous les trois jours.

D..., ouvrier charcutier, vingt ans. Tub. premier degré. Malade depuis deux ans. A dix-sept ans, a des habitudes d'onanisme sans excès. Rapprochements rares. Rêves aphrodisiaques suivis de pollutions nocturnes deux ou trois fois par semaine.

Eugène G..., vingt-quatre ans. Malade depuis dix mois. Moins érotique encore depuis qu'il tousse. Rares érections matinales. Un an après, il est revu par le docteur Mongour, le 2 août 1906. Silence complet depuis deux mois et, dans cet intervalle, deux pollutions nocturnes spontanées.

Victor L..., dix-sept ans, malade depuis trois mois. Tub. premier degré. Premier attouchement à douze ans, une fois par semaine environ. Très déprimé génitalement depuis un an. A peine un coût tous les vingt jours.

G..., ouvrier, dix-sept ans. Depuis quatre mois, petites hémoptysies. Tub. deuxième degré. Attouchements rares depuis treize ans. Mais depuis cinq mois, pas une érection. Pas d'attouchements. Pas de relations féminines.

Achille R..., trente-huit ans. Vu le 18 avril 1903. Tub. premier degré aux deux sommets, datant de trois à quatre ans. Double épидидymite tuberculeuse avec fistule persistante.

Très excité depuis de longs mois. « J'aurais facilement des rapports quotidiens. » Entre en érection au moindre contact, mais éjaculation nulle.

Albert Q..., vingt et un ans, biscuitier. Vu le 15 mars 1906. Tousse depuis trois mois. Hémoptysies légères. Réformé.

Au début de sa tuberculose a été franchement un hyperexcité, tellement qu'il s'est fait prendre avec la fille d'un de ses clients « dans la position non équivoque dont parle M. Bergeret » ; et la situation fut régularisée par le mariage.

Le 6 novembre 1906, cette excitation a beaucoup diminué. « Peut-être est-ce parce qu'il a toujours le même plat sous la main ? »

Joseph M..., vingt-cinq ans, coiffeur. Vu le 9 juillet 1906. Début de la tuberculose, il y a quatre ans. Tub. troisième degré.

Premier rapprochement à quinze ans ; très fréquents jusqu'à vingt ans. A ce moment commence à tousser. De suite les désirs diminuent. Alors, comme aujourd'hui, les lendemains sont suivis de lassitude, de fatigue extrême, si bien qu'il évite les rapprochements. D'ailleurs le besoin s'en fait peu sentir : une fois tous les vingt jours et sans conviction. Il y a huit jours, fait la connaissance d'une femme et tente inutilement de faire plus intime connaissance avec elle. C'est cependant un hyperthermique.

De nombreuses autres observations nous restent encore, plus ou moins documentées. Toujours la même inaptitude génitale ou, pour les plus favorisés, aucun changement dans la force des appétits vénériens, dans la violence des désirs.

Et nous avons ainsi 200 interrogatoires ! Certes, voilà un nombre assez respectable d'examen ; et nous ne pensons pas nous avancer trop si nous tirons de là quelques conclusions. Sur cette quantité d'observations, nous n'avons trouvé que 6 ou 7 génitaux. Les voilà donc, les grands amoureux phthisiques ! ces hercules de l'amour qui eussent pu enfin lasser Messaline ! Hélas ! ce ne sont guère que des loques, et la phrase du professeur Letulle nous revient à la mémoire : « Mes tuberculeux de l'hô-

pital Boucicaut sont des épaves qui viennent mourir en paix ⁽¹⁾ ». Ces conclusions sont rigoureusement vraies, quelle que soit la période à laquelle nous avons examiné nos malades.

Voilà pour les hommes. Mais peut-être les femmes vont-elles nous faire changer d'avis. Peut-être est-ce là que nous allons trouver la cause de la tradition populaire de l' « embrasement ». Peut-être le sexe nommé faible sera-t-il le fort dans la circonstance, grâce à la maladie qui l'embellit encore en lui donnant la forme gracile, la pâleur souffreteuse et les grands yeux longs, cerclés de noir et semblant aller « au-devant de l'amour » ? Les Mimi Pinson seront-elles donc assoiffées de plaisir ? Hélas ! nous ne le croyons guère.

Que nous disent leurs observations ?

Et c'est le lamentable défilé des pauvres existences, toutes identiques, de ces malheureuses.

Marie S..., vingt-sept ans. Tub. deuxième degré. C'est une fille-mère. Elle vient à la consultation parce qu'elle tousse depuis un an et demi. Couturière et gagnant très peu, trop peu pour pouvoir subvenir à tous ses besoins, elle était fatalement livrée à la débauche et à toutes ses conséquences ; hygiène déplorable ; hémoptysies assez nombreuses depuis six mois.

A eu un enfant il y a quatre mois. Sa grossesse fut une longue période de misère, accrue encore par la venue d'un enfant vivant qu'il fallait aussi faire vivre.

Au point de vue génital, la perspective des plaisirs ne la tente pas. Autrefois, elle éprouvait quelque plaisir dans la débauche ; actuellement, plus rien. Depuis trois mois, elle est « sage », vivant de secours surtout et elle ne ferait point un pas maintenant pour chercher l'oubli dans quelque spasme.

Jane C..., vingt-sept ans, tailleuse. Tub. troisième degré. Malade depuis mai 1903 (nous l'examinons en juin 1906). Laryngite tuberculeuse. Pas d'hémoptysies.

Pertes blanches et n'est plus réglée.

(1) Cf. *Chronique médicale*, 1902.

Aucune excitation génitale ; depuis plus de six mois aucun rapport.

Veuve S..., vingt-quatre ans, coiffeuse. La malade est entrée à l'hôpital, dans un service de chirurgie, pour accidents péritonéaux qu'elle dit être consécutifs à un accouchement prématuré qu'elle a fait il y a quatre ans.

Elle tousse depuis trois ans, époque à laquelle elle a perdu son mari, de tuberculose. Mariée à quinze ans et demi, elle est restée constamment avec lui et a fait deux fausses couches. Un enfant vivant en bonne santé. L'examen clinique de cette femme montre : pelvi-péritonite tuberculeuse et, aux poumons, tub. troisième degré.

Examen génital. — Aux questions discrètes que nous lui posons sur son état génital, elle nous répond franchement : « Je sais, nous dit-elle ; on a l'habitude de dire que dans ma maladie, on est très hyperexcité et j'ai lu des descriptions de tuberculeux dont les désirs vénériens croissaient avec le mal. C'est faux. J'ai soigné mon mari et jamais il n'a manifesté, même au début de sa maladie des désirs extraordinaires ; au contraire. Quant à moi, depuis que j'ai commencé à tousser je n'ai aucunement été attirée vers l'amour et, depuis trois ans, je n'ai eu de rapport avec aucun homme ». Au moment des règles non plus aucun désir.

Fernande D..., vingt-cinq ans. Tub. premier degré. Malade depuis un an ; à ce moment, pleurésie. Tousse depuis huit mois et a beaucoup maigri. Pas d'hémoptysies.

Son mari, avec qui elle était depuis cinq ans, est mort de tuberculose il y a quinze mois. Elle l'a toujours soigné avec dévouement, mais n'a jamais constaté chez lui une surexcitation génitale quelconque.

Elle-même n'a jamais été très excitée. Depuis le début de son mal, n'a éprouvé aucune modification dans ses désirs. Depuis la mort de son mari n'a eu aucun amant et s'en passe fort bien. Elle n'aimait pas beaucoup les hommes autrefois, nous dit-elle, mais à présent elle les déteste.

Jeanne T..., vingt-six ans. Tub. deuxième degré. Mariée depuis six ans. Malade depuis quatre ans et demi. Son mari a vingt-sept ans et est bien portant. Débauchée à seize ans.

Examen génital. — Aimait beaucoup l'amour quand elle était jeune

fille. Dans les premiers mois de son mariage cet érotisme continue ; mais depuis cinq ans, ses désirs diminuent graduellement, et, actuellement, elle n'en a plus. Son mari, d'ailleurs, la laisse à peu près tranquille et elle ne fait rien pour le ramener à elle ou lui substituer quelque amant.

Voici une observation d'embrasée. C'est une des rares que nous avons notée et elle est intéressante à étudier si on considère quelle peut être la cause de cet « embrasement ».

Léontine M..., trente-cinq ans. Tub. deuxième degré. Malade depuis un an, commence à tousser en février 1903. Quelques hémoptysies, névralgies intercostales. Laryngite tuberculeuse depuis six mois environ. L'examen laryngoscopique montre une paralysie de la corde gauche et des tubercules sur les deux cordes.

Gros amaigrissement depuis un an. Sommeil bon. Bon appétit. Depuis six ou huit mois n'a pas été réglée.

Cette femme a toujours été très nerveuse ; mais depuis qu'elle a commencé à tousser elle l'est bien davantage encore. Elle a eu, il y a un an, des crises qualifiées d'hystériques par les médecins. Hypoesthésie du côté gauche. Champ visuel rétréci.

Examen génital. — Depuis trois ans, elle a remarqué qu'elle était beaucoup plus surexcitée qu'auparavant. Or, à la même époque, il y a trois ans, son mari qui était avec elle depuis quatre ans l'a brusquement quittée. Cependant, depuis ce temps, pas un seul amant. Elle y supplée par des habitudes d'onanisme. C'est surtout au moment de ses règles qu'elle a le plus de désirs vénériens.

En outre, depuis deux ans, deux médecins qu'elle a consultés pour sa bronchite l'ont effrayée. Aussi son système nerveux a-t-il été fortement ébranlé, et, depuis, elle est plus nerveuse que jamais.

A quoi devons-nous attribuer l'hyperexcitation génitale que nous accuse cette femme ? A la tuberculose ? A l'hystérie ? Nous comptons d'ailleurs revenir plus tard sur ce point ⁽¹⁾.

(1) Cf. Chapitre IV.

Et voici d'autres observations encore :

Marie R..., trente ans. Tub. premier degré. C'est une femme épuisée surtout. Epuisée par ses nombreuses couches, par le travail qu'il lui faut faire pour gagner sa vie. Tousse depuis un an environ, et, malgré les traitements, continue à tousser. Depuis le début de sa toux continue à avoir des rapports avec son mari, très vigoureux. Mais elle nous dit que, loin de l'y pousser, elle cherche à l'en détourner le plus possible, d'autant qu'on lui a recommandé de ne pas abuser de Vénus.

Jeanne B... Tub. deuxième degré. Tousse depuis un an environ. Hémoptysie. C'est une observation tout à fait parallèle à la précédente. Pauvreté, misère physiologique, tuberculose. Nombreux enfants avant sa maladie. Pas d'appétits génésiques exagérés.

C'est une femme très molle et sans aucune énergie; une de celles qui disent : « Un des miens va mourir ! Ah ! plaignez-moi ! »

Jeanne F..., vingt-trois ans, tailleuse. Tub. deuxième degré. Malade depuis treize mois. Plusieurs hémoptysies. Deux enfants. Depuis le début de sa toux, dépression très nette. N'a eu aucun rapport sexuel depuis ce temps.

X..., dix-huit ans. Tub. deuxième degré. Parents vivants. Sœur de sept ans. Depuis six mois n'est plus sage. Coût le dimanche. Plaisir modéré. Pas de rêves érotiques. N'a jamais été hyperexcitée. Jamais d'attouchements.

Herminie L..., trente ans, journalière. Tub. premier degré. Première hémoptysie fin janvier 1906. Génitalement, était indifférente de tout temps et est restée telle.

Marie L..., ménagère, vingt-huit ans. Tub. premier degré. Première hémoptysie datant de quatre mois. Pleurésie à vingt-trois ans. Depuis, l'appétit génésique a très notablement diminué. Auparavant, était plutôt une génitale.

Mais nous n'en finirions pas si nous énumérions toutes les réponses favorables que l'on a faites à la thèse que nous soutenons.

Si nous nous fions aux réponses de nos malades, nous n'avons certainement pas à enregistrer de l' « emballement sexuel ». Pour le plus grand nombre, le coq peut chanter, elles sont indifférentes et ce ne sont pas elles qui feraient un seul pas vers Suburre, à moins que la misère, la grande pourvoyeuse de la prostitution, ne les y pousse. Deux ou trois seulement nous ont avoué plus de « gourmandise » depuis le début de leur mal. Nous verrons plus tard comment nous pourrions expliquer ces faits.



Il nous faut maintenant aborder la deuxième partie de notre chapitre. Jusqu'ici, ce sont les pauvres que nous avons étudiés. Voilà comment se comportent ces déshérités de la nature, ceux pour lesquels le « struggle for life » n'est pas un vain mot et qui combattent pied à pied pour le morceau de pain. Ceux-ci sont, il est vrai, des épuisés par la maladie. Mais il n'en est pas de même pour la classe privilégiée. Là, les malades n'ont qu'à se laisser vivre : leurs désirs sont immédiatement exaucés.

L'hiver de la grande ville leur est-il mauvais ? Ils vont ailleurs. Les stations ne manquent pas et le Midi de la France, la Côte d'Azur et la Côte d'Argent se sont mis en frais pour les recevoir. Ils vont abandonner les hivers parisiens où « jadis pour eux la Folie agitait ses grelots ». D'ailleurs, les stations vers lesquelles ils se dirigeront leur offriront quelque agrément et, s'ils le veulent, ils pourront continuer la vie mondaine dont ils aimaient le sourire menteur. Mais ils doivent se soigner pour guérir et ils ne demandent qu'à le faire.

Que leur faut-il ? Suralimentation, repos, cure d'air ? Ils auront tout ; et ils partent, avec de nombreux atouts dans leur jeu, vers la voie de la guérison. La tuberculose n'est-elle pas une maladie surtout sociale et le riche, capable de se soigner, de mettre son terrain en bon état de résistance, n'est-il pas dans les meilleures conditions pour triompher de son mal ?

Voilà donc un premier groupe de privilégiés qui se dirigera

vers les stations marines ou d'altitude, impatients de se soigner, impatients de guérir. D'autres iront simplement à la campagne où un air pur leur sera assuré. Ils seront là dans leur famille, dans les mêmes conditions de milieu qu'auparavant, seulement suralimentés et se reposant.

Certes, si nous écoutons la thèse de Landret, un tel malade sera dans des conditions excellentes pour faire un génital ; oisiveté, rêveries, ennui, isolement, toutes les conditions seront réunies. Si notre malade a quelque penchant vers Vénus, il ne manquera pas de l'invoquer souvent ; couché sur sa chaise longue, il poursuivra son rêve érotique et cherchera de toutes les façons à le satisfaire.

Écoutons ce que nous disent les observations. Nous n'aurons pas, ici, un stock aussi volumineux que précédemment. Il est moins facile, dans la clientèle privée, de satisfaire sa curiosité et il est des questions qu'on ne peut guère poser à un malade, ou surtout à une malade aisée, que l'on ne peut prendre à part. Les délicatesses sont facilement froissées dans la classe bourgeoise de la société qui forme le fonds de la clientèle d'un médecin et on en veut à l'imprudent docteur. Nous en avons cependant un certain nombre et elles sont suffisamment concluantes pour que nous les publions.

Voici d'abord l'observation d'un de nos malheureux camarades qui, après une maladie de trois ans, est mort depuis peu.

C'était un jeune homme intelligent, étudiant en médecine, et qui pouvait particulièrement s'observer. Le côté clinique de son observation est toujours le même. C'était la forme commune avec hémoptysies au début ; toux, amaigrissement, expectoration.

Dans la sphère génitale, il nous a donné des renseignements intéressants. Nous l'avons interrogé à plusieurs reprises et à plusieurs mois d'intervalle.

Dès le début de sa tuberculose, aux premières atteintes de toux, il cesse pendant d'assez longues périodes de voir des femmes, « par raison sans doute, nous dit-il, mais en réalité il m'était bien facile de le faire. »

Un an après environ, nous le retrouvons. Et les réponses sont fermes. Il n'est pas attiré vers la femme. Elle ne lui dit rien. Il admire en esthète la gracilité des formes, la pureté de la ligne, la joliesse du sourire, mais c'est tout. Depuis six mois il était sage. Il est à noter, à ce moment, ramollissement d'un sommet.

En congé, part pour une station d'altitude. Il est là au milieu de jeunes officiers. Peu de distractions. Les femmes font le sujet de presque toutes les conversations et des paroles aux actes il n'y a qu'un pas. L'occasion se présente à lui sous la forme d'une gentille brune. Quelques rapprochements mais sans grande ardeur. C'est surtout un lien psychique qui l'attache à son amie. Fatigues, excursions, imprudences : hémoptysie et fièvre. Doit retourner chez lui. Pendant six mois n'a pas la moindre relation féminine. Et en juillet dernier, date de nos derniers renseignements, pas la moindre velléité d'embrasement.

Voilà, certes, une observation complète et qui parle clairement.

En voici d'autres :

Eugène L..., vingt-sept ans, tuberculose troisième degré. Est en Vendée, à la campagne depuis six mois, quand nous l'interrogeons en août 1906.

Malade depuis trois ans. Il tousse toujours depuis une bronchite prise pendant l'hiver 1903.

Grand, « pilosus », maigre, avec ces yeux noirs et profonds qui regardent « par l'au-delà ».

Légère laryngite, parole exubérante. Il raconte sa maladie : même banalité. Plusieurs hémoptysies, dont l'une fin juillet 1906. Part à Lourdes avec la foi. Il en revient en août 1906, ayant bien supporté les longues fatigues du voyage et le moral un peu remonté.

Son caractère est d'une insouciance remarquable. Par exemple, il parle avec son médecin une bouteille de Rœderer qu'il sera mort en janvier 1907.

Au point de vue génital, excès autrefois au régiment. Depuis le début de sa toux, constate un abaissement progressif de ses facultés génitales. Pas de relations féminines depuis plus d'un an.

B... A..., vingt-trois ans. Vu pour la première fois en 1901, tuberculose du sommet droit. Evolution très lente et semblant en bonne voie de guérison quand il fut brusquement pris en novembre 1906 de phénomènes de granulie auxquels il succomba.

Au point de vue génital, jamais d'hyperexcitation.

Edmond R..., dix-huit ans, employé de commerce. Vu le 25 août 1906, tuberculose deuxième degré. Pouls, 140. Température, 39°. Poids, 80 kilogrammes.

Première excitation génitale à quatorze ans. Erection spontanée très facile. Cependant très peu d'onanisme (aucun attouchement depuis un an). La présence d'une jeune fille l'excite peu. Jamais de rapports féminins.

En somme, c'est surtout un homme entrant facilement en érection, mais pas un hyperexcité.

Toujours les mêmes réponses, toujours les mêmes observations. Cela est d'une uniformité constante. Pas d'excitation génitale. Pas le moindre désir de l'amour. Avant que la bacillose ne se manifeste, le sens génésique est normal. Apparaissent les premiers symptômes et immédiatement une dépression graduelle se montre plus grande à mesure que la maladie avance davantage.

Faut-il d'autres observations, d'autres preuves encore ? Voici quelques réponses, au hasard, parmi nos nombreux interrogatoires :

Charles D..., vingt-sept ans, 25 novembre 1906. Tuberculose datant de trois ans (tub. deuxième degré), à marche lente, apyrétique. C'est un malade intelligent qui répond très nettement. Jamais il n'a été hyperexcité. Il a en ce moment une maîtresse ; il va la voir une ou deux fois tous les quinze jours et il ajoute que c'est uniquement par hygiène.

Amédée B..., vingt-deux ans, cordonnier. Pleurésie à l'âge de treize ans avec hémoptysie. Hyperthermique (tub. premier degré aux deux sommets).

A aucun moment de son existence n'a été un génésique.

S..., officier espagnol, tub. premier degré aux deux sommets. Tuberculose datant de un an. A aucun moment n'a noté une tendance exagérée aux plaisirs vénériens.

M..., vingt-trois ans, tub. troisième degré. Malade depuis trois ans. Pas d'hyperexcitation.

H..., vingt-trois ans. Antécédents héréditaires fortement entachés de tuberculose. Malade depuis deux ans au moment de l'examen. Aucune ardeur.

Georges S... Pleurésie en 1896. Tousse depuis ce moment. En juin 1898, tub. troisième degré. Après une période de guérison apparente qui dure trois ans, s'alite en juin 1902 et meurt en novembre 1903. Jamais il n'a été excité pendant sa maladie.

Isidore D...; vingt ans. Tousse depuis un an, tub. troisième degré. Jamais d'hyperexcitation.

C..., surnuméraire des douanes. Vu le 23 novembre 1906. Sa tuberculose remonte à 1897. Excellent état général : c'est un tuberculeux obèse qui mesure 1^m71 et pèse 93 kilogrammes. N'a jamais été hyperexcité.

M..., vingt-quatre ans, reporter. Tuberculeux depuis deux ans. S'est soigné consciencieusement dans une station marine. A vu depuis ce temps très peu de femmes et pas du tout depuis neuf mois.

R..., étudiant, tub. troisième degré. Malade depuis cinq ans. Chez lui on ne retrouve aucune excitation génitale. Il n'a d'ailleurs jamais été un génésique. Mais artiste et aimant la beauté des formes, on retrouve chez lui une excitation purement psychique et si son esprit a parfois des désirs, il ne peut les satisfaire.

Voilà un certain nombre d'observations d'hommes. Nous avons aussi quelques rares interrogatoires de femmes tuberculeuses riches.

Félicie L..., vingt-huit ans. Mariée depuis quatre ans. Tub. deuxième degré. Malade depuis un an et demi. Elle n'a remarqué aucune modification de ses désirs vénériens.

Marthe F..., vingt-deux ans, tub. premier degré ; hémoptysies. Est très gourmande de plaisirs charnels et sa toux n'a pas modifié ses désirs, surtout exagérés, nous dit-elle, quand elle crache du sang.

B..., vingt-sept ans. Hémoptysies en février 1904. Vue le 20 mars 1906. Caverne au sommet gauche en avant. Pneumothorax en arrière.

Appétits génésiques normaux avant son hémoptysie. Depuis, tout s'est éteint avec le mal.

C..., vingt-six ans. Mère morte tuberculeuse à quarante-quatre ans. Tub. deuxième degré. Début de la phtisie il y a quatre ans.

Jamais elle n'a été hyperexcitée. Perte totale de tout appétit génésique depuis le premier début de sa tuberculose.

Il serait tout à fait fastidieux d'insister davantage. Des réponses aussi précises pourraient être obtenues de presque tous les bacillaires que l'on interrogerait.

Là aussi, on voit que la tuberculose ne transforme pas en un érotique celui qui n'a aucune tendance anormale vers Vénus. Nous avons bien là encore quelques rares observations de génitaux, mais elles ne sont guère plus nombreuses que dans la classe pauvre, et nous pourrions plus tard les expliquer avec la même facilité.

En résumé, que l'on prenne le « poitrinaire » dans n'importe quelle classe sociale, qu'on l'examine parmi les ouvriers ou parmi les riches, même indifférence, même calme à l'égard d'Aphrodite. Il serait encore intéressant, nous semble-t-il, de rechercher l'état génital des individus atteints de bronchite chronique et emphysème, qui ont actuellement tendance à être considérés comme phtisiques. Mais la question nous eût, pour notre part, entraîné trop loin.

Et maintenant nous pouvons bien tirer une conclusion de ces

faits que nous venons de publier, surtout si nous faisons entrer en ligne de compte les nombreuses observations restées dans nos cartons. Et notre conclusion ne sera guère favorable à la légende des « embrasés ».

Le tuberculeux, pauvre ou riche, dans sa famille ou dans une station, en cure libre, n'est pas un érotique dans l'immense majorité des cas.

Et nous voilà bien loin des conclusions soutenues, il y a deux ans, devant la Faculté de Lyon, où la tuberculose était un certificat de capacités génitales excessives.

En est-il de même dans les sanatoriums ?



CHAPITRE III

Le Tuberculeux en sanatorium

Depuis longtemps déjà le sanatorium est à l'ordre du jour dans le traitement de la tuberculose. Nous allons voir dans quelles conditions y vivent les tuberculeux, étudier, en un mot, le milieu où ils se trouvent, de même que, au chapitre précédent, nous avons étudié, avant de publier nos observations, les conditions d'existence où se trouvaient les malades que nous avons interrogés. Nous procédons ainsi avec un plan et une méthode tout à fait uniformes; ce sera d'autant plus facile de nous suivre.

Sous la poussée des médecins étrangers, allemands et suisses surtout, sous l'initiative aussi de médecins français, se créent un peu partout des sanatoriums. Là seulement, disent ses partisans, avec les conditions de bon air que renferme l'altitude, les malades auront suffisamment de « discipline hygiénique » pour leur permettre de lutter et de triompher de leur mal ⁽¹⁾.

Ils y trouvent donc surtout une « discipline hygiénique ». Les différents facteurs de leur guérison sont distribués selon des règles auxquelles ils ne peuvent se soustraire, étant sous la surveillance intime de leur médecin. Mais, en outre, ils trouveront des conditions spéciales de milieu qui retiendront forcément sur leur caractère, leurs habitudes, et par suite pourront modifier leurs goûts.

(1) DUMAREST, Cure libre et sanatoriums. *La lutte antituberculeuse*, 31 mai 1901.

Dès maintenant nous avons à considérer deux sortes de sanatoriums.

Les uns n'admettent qu'un seul sexe. Les autres reçoivent les hommes et les femmes, ou même des individus bien portants faisant de la « prévention » ou accompagnant leurs parents ou amis.

Entre ces deux sortes d'établissements il y a une différence essentielle pour nous. Aussi allons-nous les étudier séparément.

C'est le sanatorium de Pessac que nous avons pris comme type des premiers.

Admirablement situé en pleine campagne, entouré de tous côtés de bois de pins dont les sains effluves viennent fortifier les poitrines et aseptiser les bronches, il justifie pleinement la devise : *in me sanitas et robur*. Cet établissement reçoit des hommes riches ou pauvres qui tous sont tuberculeux. La proximité d'une grande ville où ils peuvent satisfaire leurs appétits (grande est leur liberté) et la réunion des diverses classes sociales que l'on y trouve nous faisaient augurer des témoignages précieux dans nos interrogatoires. L'amabilité du docteur Durand et du médecin résidant, le docteur Magne, nous en ont largement ouvert les portes et nous avons eu ainsi toute facilité pour recueillir nos observations.

En voici quelques-unes (1) :

O..., trente-quatre ans, forgeron. Tub. premier degré. Malade depuis quatorze mois. Laryngite tuberculeuse. Entré à Pessac en mai dernier. A ce moment, il pesait 60 kilogrammes, alors qu'en novembre 1903 il pesait 92 kilogrammes. Apyrétique. Sa femme est morte tuberculeuse le 13 mai dernier.

Examen génital. — Aucune hyperexcitation génitale depuis le début de son mal, moins encore qu'auparavant. Sa femme a été tout à fait de même. Et, au fur et à mesure que la tuberculose avançait, décroissance de plus en plus grande des besoins génitaux.

(1) Ces examens ont été faits fin novembre 1906.

M. L..., vingt-deux ans. Tub. troisième degré. Pas d'antécédents tuberculeux. C'est un hyperthermique.

Il ne présente aucune excitation génitale. Depuis mai dernier, il n'a eu aucun rapport féminin. Depuis un mois et demi qu'il est à Pessac, n'est pas encore sorti. Pas d'onanisme. Il désire avant tout guérir.

M. C..., vingt ans. Tub. premier degré. Pleurésie à quinze ans. Depuis, toux. Crachats striés de sang.

Il était, nous dit-il, plus excité avant sa pleurésie qu'après. Il avait cependant des désirs, au début de sa maladie, mais il les satisfaisait difficilement parce que « l'acte n'arrivait pas à terme ».

Dernièrement, reste trois mois avec une maîtresse (qu'il n'avait d'ailleurs pas cherchée). Les premières nuits, il a un ou deux rapprochements. Puis, malgré plusieurs tentatives, il ne peut plus « rien faire ». Il est au sanatorium depuis deux mois. Et depuis trois mois, il n'a pas touché de femme.

Il est fiancé à Bordeaux. Souvent à Pessac sur sa chaise longue, il a quelques désirs, purement psychiques d'ailleurs. Mais, sitôt arrivé à Bordeaux, tout tombe et, même auprès de sa fiancée, il n'a aucun appétit amoureux.

P..., vingt-neuf ans, tailleur. Tub. deuxième degré. Hémoptysies en 1900, il faisait son service. Entré au sanatorium depuis quinze jours.

Au point de vue génital, aucune excitation.

Au début de sa tuberculose est resté plusieurs mois sans voir de femmes. Vient une période d'amélioration pendant laquelle il ne tousse plus. A à ce moment une maîtresse qu'il va voir tous les vingt à trente jours. Puis, il y a trois ans, retombe malade et les désirs s'éteignent. Actuellement, depuis huit mois, n'a eu aucun rapprochement.

M..., vingt-quatre ans. Tub. premier degré. Malade depuis trois mois. « Je n'ai plus de désirs depuis que je tousse, nous dit-il. Depuis deux mois que je suis ici, jamais je n'ai eu d'excitation génitale, jamais je n'ai eu quelque contact ». A noter que dans ces deux mois de séjour son état général s'est considérablement amélioré et qu'il ne tousse plus.

M..., ingénieur, vingt-trois ans. Tub. troisième degré.

Entré il y a deux mois à Pessac. « Entré, disait-il au médecin traitant, pour parfaire une guérison déjà achevée par un traitement antérieur à Arcachon. »

Air doux, timide et craintif, accentué encore par une certaine voussure des épaules. Il a les beaux yeux du tuberculeux et sa parole tremblante quand il parle de son mal. Assez bon état général. Il a gagné 1 kilogramme depuis son arrivée au sanatorium et est apyrétique, lui qui depuis deux ou trois ans voyait sa température osciller entre 38° et 39°5.

Malade depuis cinq ans, nous lui demandons franchement s'il s'est senti attiré davantage vers Vénus depuis le début de sa toux. Non. D'ailleurs, auparavant, n'avait jamais approché les femmes et, depuis, jamais il n'en a connu, ne suppléant en rien par des attouchements à la privation.

Quand il a la fièvre, nous dit-il, et il a observé que presque tous ses camarades étaient de même, il reste prostré sur sa chaise longue, replié sur lui-même. D'ailleurs, depuis le début de son mal il s'est toujours observé, préoccupé surtout de guérir.

Il n'a pas remarqué que la tuberculose ait donné un coup de fouet à ses facultés affectives ou à son psychisme sentimental.

Il a connu, à Arcachon, un grand nombre de « poitrinaires ». Il était alors dans un hôtel où quelques jeunes gens et jeunes filles malades étaient réunis et ni par leurs actes, ni par leurs paroles, les uns ou les autres ne se sont fait remarquer par une affectivité exagérée.

L..., vingt-trois ans, fumiste. Tub. troisième degré. Malade depuis l'âge de seize ans. N'est nullement surexcité depuis qu'il tousse, n'est nullement porté vers Vénus. Depuis deux ans, au moins, pas de contacts féminins. Pas de pollutions nocturnes. Pas d'onanisme.

R..., vingt-cinq ans, employé aux finances. Tub. premier degré. Malade depuis son service militaire. Après une marche forcée, hémoptysie, puis toux et grand amaigrissement. Il fait un premier séjour de trois mois à Pessac en 1904-1905. Il sort guéri. Reprend du travail en

octobre 1906. Retousse un peu et depuis huit jours est de retour au sanatorium.

Nettement déprimé depuis le début de sa tuberculose. Excès au régime. Depuis son hémoptysie, pendant deux ans, aucun rapport sexuel. A sa sortie du sanatorium a un rapprochement tous les mois environ. Depuis trois mois, rien.

D..., vingt-cinq ans, employé de commerce. Tub. deuxième degré. Malade depuis mars 1906. N'a jamais été un érotique. Néanmoins, depuis mars, frigidity de plus en plus grande. Depuis cinq mois, pas de coït et il n'a aucun désir. Pendant ce temps, une seule pollution nocturne.

Nous observons donc ici la même inappétence vénérienne que nous avons notée au chapitre précédent. Et allons-nous nous en étonner? Nous nous y attendions, car il ne pouvait en être autrement. Ces malades, en effet, ne réalisent-ils pas les mêmes conditions que dans leur famille? Les tentations y sont encore moins fortes, peut-être : tous du même sexe, tous se traitant, ayant tous envie de guérir, pourquoi auraient-ils une excitation génitale quelconque? Et ils ne font point un pas vers les tentations que leur offre la grande ville. Ils n'ont pas près d'eux l'« occasion » et, comme l'aboulie, le manque de volonté, est un des principaux traits de leur caractère ⁽¹⁾, ils n'essayeront pas de la rechercher. Parfois, un tuberculeux, dans de telles conditions d'isolement, aura quelques désirs (voir l'Obs. de C..., p. 45). Etendu sur sa chaise longue, un besoin d'amour le pénètre, des appétits l'enflamment. Il part pour les satisfaire. Déjà ils sont évanouis. Nul doute qu'un tel individu eût été « un embrasé » dans un sanatorium où les sexes sont mêlés.

(1) Voir sur la mobilité d'esprit des tuberculeux ce qu'en dit Daremberg dans son livre sur *Les différentes formes cliniques et sociales de la tuberculose*, 1905.



Il nous reste à étudier enfin un dernier groupe : les malades en sanatoria où hommes et femmes sont admis, mélangés ou séparés, mais à proximité les uns des autres. Et nous avons, là, réalisées toutes les conditions où s'est placé Michel Corday : « Un sanatorium parfait, qui constitue bien « cet étrange séjour au-dessus des nuages, en plein azur, où on oublie les misères humaines pour une vie renouvelée ». La musique y étouffe les petits accès de toux sèche, le champagne frappé y arrête la goutte rose sur le point de perler au coin de la lèvre, la richesse du décor détourne les yeux des creux pâles qui effondrent les joues, une odeur agréable et subtile se substitue partout à l'âcreté des sueurs ; et, par-dessus tout, plane un chuchotement de caresses. L'amour flotte à « Mont-Arvel », dans toutes les paroles qui s'y prononcent. Il transpire dans chaque conversation. Chaque coup d'éventail cache une œillade, chaque tour de valse, un baiser.

Au lieu de rester dans le sanatorium riche, montons-nous à la « maison d'en haut » ? Là, les sexes sont soigneusement séparés, mais ils se voient, ils se devinent et le désir n'est que plus avivé par l'attrait du fruit défendu. C'est ce qui tente le plus les enfants et n'a-t-on pas affaire ici à de grands enfants ? Ils échangent des regards, des gestes, des baisers, des billets même et souvent ils iront plus loin.

Voilà le thème des *Embrasés*. Et dès maintenant nous affirmons qu'il y a une grande part de vérité. Les observations directes nous manquent, il est vrai, mais nous avons des témoignages auxquels nous pouvons nous fier.

Nous avons eu la bonne fortune de causer avec un ancien pensionnaire d'un de ces sanatoriums, en Suisse. Il était allé y accompagner un parent et, jeune homme très observateur, il nous raconta l'impression qu'il avait eue de cet établissement : « Du luxe toujours, et une vie intense. Il semble que ces malheureux, avant de quitter la vie, veuillent s'en saturer. On occupe

le temps par des lectures, des causeries surtout, et ces conversations roulent presque toujours sur l'amour. Je me rappelle avoir pu très souvent surprendre des intrigues, car ils se cachaient bien peu, ces pauvres amoureux phthisiques, tant cela semblait naturel dans un pareil milieu où presque tous avaient une intrigue. »

Ou bien : « Un frisson d'amour vous pénètre à vivre constamment dans cette atmosphère de sanatorium et, malgré soi, on est entraîné à aimer. Et combien faciles, d'ailleurs, sont ces pauvres amantes phthisiques ! »

Écoutons la voix autorisée de M. le Dr Durand qui, au cours d'une conversation que nous eûmes avec lui, nous disait : « Quand j'ai visité les sanatoriums suisses ou allemands, j'ai eu l'impression que tout ce monde flirtait et les directeurs même, interrogés à ce sujet, ne cachaient pas que nombreuses étaient les intrigues. A cela quoi d'étonnant ? Voilà des gens qui mènent la même existence pendant des mois. Ils sont inoccupés (et pour nous ce désœuvrement est un facteur important). Ils passent leur temps dans les galeries de cure, l'homme à quelques centimètres d'une femme, le plus souvent élégante et gentille. Ils échangent leurs impressions : le flirt s'établit tout naturellement et le reste suit bien facilement. »

Landret, dans sa thèse, cite aussi des réflexions de malades ayant séjourné en sanatoriums : « L'embrasement est tel qu' aussitôt qu'une femme, laide ou jolie, fait son arrivée, on cherche tous les moyens d'assaut ; on emploie toutes les manœuvres d'attaque. »

Écoutons M. Baudouin. Il s'agit de la vie dans un sanatorium riche.

« On patine, on se luge ; on fait des excursions ; on monte des kermesses ; et surtout on flirte. On flirte dans tous les coins. On flirte pour passer le temps, pour s'occuper ; on flirte pour se tromper soi-même. La femme flirte pour se donner le change et laisser un aliment à son éternel rêve amoureux. L'homme flirte pour exciter ses sens, pour se donner à lui-même un simulacre d'amour ⁽¹⁾. »

(1) Cf. P. BAUDOUIN, *La Vie des Tuberculeux au Sanatorium*, p. 2.

Et plus loin, à propos du sanatorium populaire :

« L'homme qui, au début, n'avait qu'une intention, celle de s'amuser un peu, se laisse aimer facilement, avec ironie d'abord, puis la contagion le gagne. L'attrait du fruit défendu n'y est d'ailleurs pas pour rien, car, les sexes étant sévèrement séparés, on est obligé de ruser pour pouvoir communiquer. Si l'on ne peut causer, on s'écrit, et vous savez le proverbe :

» La femme est de la braise ; l'homme est de l'étaupe ; le diable vient et souffle. »

» Le diable vient ici sous la forme d'une missive amoureuse et il souffle avec énergie.... Les flirts ici descendent vite de la tête au cœur, car l'homme du peuple n'a pas comme le riche un besoin parfois impérieux d'une excitation factice. Ses rapports avec la femme ont peu de tendance à sortir des limites physiologiques ⁽¹⁾. »

N'est-ce pas également une forme de la passion que cette jalousie que l'on observe chez des tuberculeux ? Voyez plutôt l'observation suivante ⁽²⁾ :

« Vous ne sauriez croire combien la jalousie est grande parmi nous. Je vous citerais plusieurs jeunes gens d'ici qui ont pris une pleurésie pour avoir passé une nuit tout entière à surveiller, dans le couloir, la porte de leur..... fiancée, au grand mépris de leur santé, car il en est bien peu qui songent à prendre leurs précautions. »

Le grand nombre des mariages entre tuberculeux s'étant connus en sanatoriums, au contraire de ce qu'on observe dans les cures libres, n'est-ce pas encore une autre preuve de « l'embrasement » qu'on y note ? Là il semble qu'il y ait une « affinité élective » entre les âmes ; et elles sont nombreuses et faciles, ces âmes, dans les établissements fermés. Et nombreuses sont surtout les « occasions » qui feront, comme nous allons l'établir, du tuberculeux un génital.

Une question se pose immédiatement, en effet. Pourquoi

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 7.

⁽²⁾ Citée dans la thèse de LANDRET.

avons-nous observé en sanatorium l'« embrasement » du tuberculeux alors que nous avons, ailleurs, conclu si nettement à l'indifférence ou même à la dépression génitale ? Comment allons-nous expliquer cette surexcitation réelle des sens ?

Plusieurs facteurs entrent en jeu :

Tout d'abord le désœuvrement qui engendre les rêveries. Ils sont sur la chaise longue, dans la galerie de cure, à quelques centimètres les uns des autres. Ils sommeillent, chaudement mis, l'hiver, à l'abri du soleil, mais profitant de sa bien-faisante chaleur, l'été. Et ils se laissent aller à ces rêveries silencieuses, ces rêveries qui font du mal parce qu'elles vous amollissent et vous énervent. Ils songent à la femme qu'ils ont entrevue dans un couloir, ils songent à leurs amours passées. Et il est mathématiquement forcé que ces pauvres êtres parqués, à l'engrais, n'ayant pas de sujets de distraction, songent à l'amour, l'homme, et la femme surtout, « poursuivant toujours son éternel rêve amoureux ».

Peut-être aussi le décubitus dorsal intervient-il en congestionnant les organes du petit bassin.

Mais c'est surtout l'occasion qu'il importe de bien mettre en valeur.

L'oisiveté, l'isolement, les rêveries, le décubitus dorsal, le tuberculeux chez lui ne subit-il pas ces mêmes influences ? Mais ce qui lui manque, c'est le plat toujours servi.

Là le flirt prépare le terrain, le flirt énerve, surexcite l'esprit et les sens. L'attention du malade est portée de ce côté. Il ne l'en détournera pas, parce qu'il ne le pourra pas, le tuberculeux étant incapable, le plus souvent, de vouloir. Et, naturellement, poussé par les circonstances, il cédera d'autant plus facilement que des lèvres sont toujours à portée de ses lèvres, que des bras sont toujours là, prêts à l'enlacer. Et il fera tout pour s'y précipiter, malgré le médecin chargé de le diriger. C'est là le mal des établissements où les deux sexes sont mélangés. C'est là une des préoccupations des directeurs de sanatoriums. Et c'est pourquoi à Reiboldgrün, en particulier, « le docteur Wolff se préoccupe beaucoup de procurer à ses malades des

distractions calmes, telles que concerts, jeux de toutes sortes, réunions. Dès qu'un malade est fébricitant, il doit garder le repos absolu ; même la lecture de certains ouvrages lui est interdite. Dans la bibliothèque du sanatorium, on voit des livres marqués d'un astérisque que les malades fébricitants ne peuvent lire »⁽¹⁾. ...« La lecture ne doit jamais y être d'un genre excitant »⁽²⁾. »

Et l'on tente par tous les moyens possibles d'enrayer ce mal inhérent aux sanatoria recevant hommes et femmes ; car nous sommes bien certain qu'ils n'existent plus, ces établissements dont parle Pégurier⁽³⁾, où « on se préoccupe moins de guérison que de suppléments et de réalisation de gros bénéfices » et que ce n'est pas par amour du lucre qu'on laisse se reproduire les scènes de débauche de Mont-Arvel.

Au reste, nous pensons que l'autorité du médecin est tout dans un semblable établissement, et que ceux où, comme dit Daremberg, « on a pour guider le malade la main de fer sous le gant de velours », n'ont plus le triste privilège de perpétuer la légende de l'embrasement des tuberculeux.

(¹) Cf. Les sanatoria de Knopf, 1895, p. 168.

(²) *Ibid.*, p. 402.

(³) PÉGUIER, Traitement rationnel de la tuberculose pulmonaire, p. 341.

CHAPITRE IV

Opinions de médecins et spécialistes sur la question

Nous avons jusqu'ici donné les résultats de nos recherches personnelles. Nous avons publié nos observations et donné les conclusions auxquelles fatalement elles nous amenaient. Mais il serait bien présomptueux à nous de vouloir, par notre seule expérience, trancher d'un coup une question qui est si longtemps restée pendante et si controversée. Aussi avons-nous fait des recherches pour nous recommander de noms autorisés; aussi avons-nous écrit directement à un certain nombre de spécialistes pour leur demander leur avis sur le sujet qui nous occupe.

Voici d'abord ce que disait sur la question Peter, au milieu du siècle dernier, à propos d'un cas de salacité d'un tuberculeux :

Dans cette question de salacité des tuberculeux, que quelques auteurs ont résolue par la négative, il est bon de soigneusement distinguer. Il y a les tuberculeux amoureux et ceux qui ne le sont pas.

Les premiers restent tels jusqu'à leur mort et sont même, comme le malade dont je viens de parler, rendus salaces par leur fièvre; c'est de ceux-là que parle la tradition mondaine, dont le tort a été de généraliser. Ils forment une catégorie à part, peu nombreuse, exceptionnelle, mais très réelle néanmoins, perdue en quelque sorte dans la grande masse des tuberculeux sans désirs vénériens ou dont les désirs, primitivement peu intenses, sont éteints par la maladie. La statistique a donc eu le tort inverse à celui des gens du monde, celui de généraliser

à rebours et de nier la persistance, parfois même l'exaltation des facultés génésiques chez un certain nombre de tuberculeux, parce qu'ils sont en réalité peu nombreux. Cependant, ceux-là comptent et prouvent pour eux-mêmes ⁽¹⁾.

En 1902, M. Cabanès a convié diverses autorités médicales à donner leur opinion dans la *Chronique médicale* sur le sujet qui nous occupe. Et là aussi nous allons trouver bien des maîtres pour nous soutenir de leur autorité.

C'est d'abord le professeur Grancher ⁽²⁾ :

« Je ne me souviens pas qu'aucun de mes confrères qui accompagnent leurs malades dans mon cabinet ait jamais attiré mon attention sur le fait d'une excitation génitale anormale...

» Aucun des tuberculeux d'hôpital ne m'a rien révélé qui pût faire supposer une excitation du sens génital. Les pauvres diables ont d'autres soucis... »

Le tuberculeux riche ou aisé ?

« Assez souvent, ces malades m'ont demandé s'ils pouvaient continuer leurs rapports conjugaux et dans quelle mesure et aucun d'eux ne m'a dit éprouver une ardeur ou des besoins particuliers. »

Le tuberculeux de sanatorium ?

« Ceux-là sont soumis par les conditions mêmes de leur cure et l'amélioration souvent rapide de leurs forces à des entraînements qu'expliquent assez leur condition sociale habituelle et la promiscuité des sexes dans une oisiveté prolongée. »

Le docteur Hérard donne son avis en ces termes ⁽³⁾ :

« ... Que dit l'observation ?... La tuberculose ne prédispose pas à l'exaltation génésique (Louis et Grisolle étaient du même avis).

» Ce sont les conditions matérielles du sanatorium qui surexcitent les tuberculeux. »

⁽¹⁾ Cf. PETER, Clinique médicale, t. II, p. 202.

⁽²⁾ Cf. *Chron. méd.*, p. 680, 1902.

⁽³⁾ *Chron. méd.*, p. 684, 1902.

Le professeur Debove ⁽¹⁾ pense de même.

Le docteur Barbier ⁽²⁾ dit :

« Je n'ai jamais observé ce que décrit M. Corday. Laissons à part le tuberculeux cachectique : là, dépression évidente. Les nombreux tuberculeux au début que j'ai observés sont non seulement absolument chastes, mais encore ont comme une répulsion de la femme. Ceci est encore plus marqué chez la femme que chez l'homme. »

« Dans l'immense majorité des cas, dit le Dr Léon Petit ⁽³⁾, les désirs vénériens se calment à mesure que la maladie progresse et que les forces physiques diminuent, pour disparaître tout à fait avec la débâcle de l'organisme. »

Dans son admirable livre de la tuberculose, Daremberg écrit, en 1905 ⁽⁴⁾ :

« On a prétendu que les tuberculeux des deux sexes étaient essentiellement génitaux. Je ne le crois pas. Les tuberculeux dont la tuberculose est lente sont des êtres très affectifs. Le plus souvent ces sentiments affectifs restent sentimentaux, le tuberculeux étant foncièrement égoïste et désirant être tendrement soigné sans se fatiguer, sans se sacrifier. »

» ... La vie constante avec un être dévoué, tendre, caressant, peut inviter les tuberculeux à l'exagération des actes génésiques et, dans ces cas, l'abus des exercices génitaux les conduit rapidement à la mort. Mais il faut une occasion pour créer chez le tuberculeux une grande excitation génitale...

» Mais veuillez placer un neurasthénique, un dyspeptique, un goutteux, ou tout simplement un être bien portant dans les mêmes conditions d'oisiveté, de faiblesse morale, et mettez-le auprès d'une aimable personne, d'un sexe différent du sien et je crois bien qu'il deviendra l'embrasé dont on a un peu abusé dans ces dernières années. »

⁽¹⁾ *Chron. méd.*, p. 624, 1902.

⁽²⁾ *Chron. méd.*, p. 688, 1902.

⁽³⁾ *Chron. méd.*, p. 688, 1902.

⁽⁴⁾ Les différentes formes cliniques et sociales de la tuberculose, p. 133, 1905.

Ne sont-ce pas exactement les conclusions auxquelles nos recherches personnelles nous ont conduit ?

Écoutons maintenant d'autres spécialistes non moins compétents, et à qui nous avons pris la liberté de nous adresser directement.

Tout d'abord le docteur Lalesque dont la grande amabilité nous a été d'un précieux secours.

Voici la lettre qu'il a bien voulu nous communiquer :

C'était une vieille légende, familière aux poètes, aux romanciers, aux musiciens, que d'attribuer aux *poitrinaires* l'exagération des facultés affectives sentimentales ou génésiques. Cependant elle sommeillait, lorsqu'un livre, d'une belle tenue littéraire, vint lui donner un regain d'actualité retentissante. Pourquoi ? Le titre du livre, d'abord, *Les Embrasés*, créait dans la majeure partie des esprits une suggestion primordiale ; ensuite parce que l'étude de quelques tuberculeux, rendus érotiques par ambiance, entraînait à une généralisation qui, me semble-t-il, n'entraînait nullement dans les intentions de l'auteur Michel Corday.

En tous cas, la question était posée. Mieux que quiconque les médecins pouvaient et peuvent la résoudre. Déjà les maîtres les plus autorisés, les praticiens les plus compétents se sont prononcés. A quelques nuances près, ils infirment la doctrine du tuberculeux salace, parce que tuberculeux.

Pour ma part, appelé depuis vingt-cinq ans, à soigner de nombreux poitrinaires de tous âges et de toutes conditions, j'ai pu me faire une opinion. Elle est contraire à la légende et conforme à celle de mes confrères qui nient l'excitabilité génésique du tuberculeux ou qui, du moins, la nient en tant que loi générale. Partout il y a des exceptions. Ici, les exceptions sont particulièrement rares.

Pour nier que les tuberculeux soient plus que d'autres sujets de leur âge et de leur race de fervents adeptes de Vénus, je me base sur plusieurs ordres de faits. Voici les principaux :

Neuf fois sur dix, lorsque le malade arrive pour faire une cure climatérique, il est accompagné ou précédé d'une longue lettre de son médecin traitant qui, le plus souvent, connaît le malade depuis bien des années. Or, dans le volumineux dossier de ces lettres, véritables obser-

ventions, parfois très circonstanciées sur les détails les plus intimes, les plus confidentiels de la vie sociale ou morale du malade, je ne relève aucune indication d'excès génésiques, sauf pour quelques malheureux qu'on a laissés marier en puissance de tuberculeux et que la satisfaction de posséder l'être aimé ou le désir de faire bonne... figure ont pu entraîner momentanément à des abus. C'est déjà là un argument de quelque valeur, si surtout l'on veut bien songer que, depuis le bruit fait autour des *Embrasés*, les lettres en question restent aussi muettes que par le passé sur la puissance génitale des malades.

En outre, ces malades, une fois en ma possession, ce n'est pas en passant que je les vois, je ne suis pas leur médecin consultant, mais leur médecin traitant, pendant des mois et souvent pendant des années. D'où la possibilité, puis la certitude de connaître leur vie intime tant passée que présente. Si, avant la publication de Michel Corday, mon attention n'avait pas été appelée à soulever la question des appétits sexuels, par contre depuis lors je ne vois pas un malade que je n'interroge à ce sujet. Or, de mes investigations résulte la négation de l'abus génital. Je n'en puis dire autant de l'alcoolisme, de ce que j'appelle « l'alcoolisme bourgeois », d'apparence honnête, n'amenant jamais l'ivresse, mais produisant quand même ses méfaits. Il m'est plus difficile de délivrer mes malades de ce penchant vers Bacchus que de les calmer à l'égard de Vénus, quand le cas se présente.

Les calmer à l'égard de Vénus ? En effet, mes tuberculeux entrent dans deux catégories : célibataires ou mariés. S'ils sont célibataires, la difficulté de les priver du rapprochement sexuel n'est pas grande puisqu'ils ne trouvent pas ici l'élément féminin nécessaire. Et d'ailleurs cette pénurie ne les irrite pas. S'ils sont mariés, la difficulté n'est pas davantage très grande. Pour cela que faut-il ? de la fermeté, de la conviction, de la surveillance de la part du médecin, toutes choses faciles à la condition de porter un intérêt réel à tout tuberculeux qui se confie à vous. Le tuberculeux n'est pas altruiste, bien au contraire il est égoïste, subordonne tout à lui, à sa santé, parce qu'il veut guérir. Il n'a pas tort. Si donc on lui fait comprendre les pires dangers auxquels il s'expose par le coït : fatigue, fièvre, hémoptysie pour lui ; danger de contamination pour sa femme ; hérédité-contagion pour sa descendance, il écoute, obéit, s'abstient, accepte la séparation de lit, de

chambre et le silence génital. Cela s'obtient. Je l'ai obtenu et l'obtiens encore couramment. J'en pourrais citer de multiples exemples. Or, je le demande, toutes les considérations invoquées aboutiraient-elles à ce résultat, si le tuberculeux était l'érotique de la légende populaire ? Non, certes. Nous le savons bien, nous médecins, rien n'arrête l'être que domine l'excitation sexuelle.

Les calmer à l'égard de Vénus ? C'est chose si peu malaisée que depuis vingt-cinq ans je n'ai relevé, dans ma clientèle, aucun mariage entre tuberculeux s'étant connus ici, contrairement à ce qui s'est observé au sortir de certains sanatoriums où les sexes vivent en commun.

Il y a là une question de milieu, question qui domine toute la solution du problème.

C'est parce que Michel Corday a observé dans un milieu particulier, le sanatorium, qu'il a pu intituler son œuvre *Les Embrasés*. Le sanatorium place le tuberculeux dans un milieu spécial, *artificiel*, si je puis dire. Là, des gens à sens génital calme ont pu devenir des excités ou des embrasés en vertu de causes, de circonstances si bien analysées par les professeurs Grancher, Landouzy, par nos confrères H. Barbier, Devey, etc. Cela est tellement vrai que je sais des malades à tempérament calme qui au cours de cure sanatoriale en Allemagne et en Suisse eurent des intrigues amoureuses, vécurent quelque peu en état de tension génésique et qui, éloignés du milieu sanatorial, reprirent leur vie normale de tuberculeux à la poursuite de leur guérison, sans être tourmentés en rien par des appétits génésiques. Il n'est pas un médecin de nos stations climathérapiques françaises qui n'ait reçu d'édifiantes confidences à ce sujet. Voilà pourquoi on ne saurait conclure du particulier au général. Si le tuberculeux s'embrase au sanatorium, cela ne veut pas dire qu'il soit un embrasé réel, de par sa tuberculose.

En cure libre, ce qui n'est autre chose, comme je l'ai défini depuis longtemps, que « la mise en pratique de la méthode hygiénique *hors de et sans le sanatorium* », le malade reste dans son milieu normal ou familial. Là, aucune promiscuité de sexe, aucune cause quotidienne d'excitation, aucun flirt prolongé aux heures de la chaise longue. Aussi, les conclusions à déduire des faits qu'on y observe me

paraissent mieux répondre à la réalité. Voilà pourquoi ayant observé en cure libre, je me crois autorisé à conclure : les poitrinaires ne sont ni plus ni moins des excités génésiques que d'autres. Ils rentrent dans la loi commune : les uns par indifférence, les autres par dépression générale de l'organisme.

Certes, nous avons là un avis des plus autorisés pour le tuberculeux, en cure libre. chez lui ; et la compétence bien connue du docteur Lalesque nous fait de son avis un précieux document.

Voyons maintenant ce que nous dit le docteur Sabourin qui, lui aussi, nous a répondu avec une grande obligeance :

Je n'ai heureusement que peu de renseignements à vous donner pour le sujet que vous voulez traiter.

Dans ma pratique déjà longue des phtisiques, je n'ai jamais constaté ce que l'on a appelé l' « embrasement » ou les « embrasés », ce qui, à tort, selon moi, a fait la joie des romanciers et de quelques journalistes. Ma conviction absolue est que les érotiques ne sont pas plus nombreux parmi les tuberculeux que parmi ceux qui ne le sont pas. Je pense qu'un embrasé antérieurement à sa phtisie peut rester plus ou moins embrasé, mais que ce n'est pas la phtisie ou le commerce des phtisiques qui développe cet état. Je crois que la vie mondaine que mènent beaucoup de tuberculeux est le facteur principal de cet état, quand il existe, d'après ce que j'en ai lu dans les romans et journaux. Cela a lieu également pour les gens bien portants. Mais quand les phtisiques se soignent sérieusement, je vois plutôt qu'ils sont torpides au lieu d'être excités. C'est logique en théorie et c'est un fait en réalité. Et j'ai lieu de croire que si vous receviez la confession de beaucoup de tuberculeux, ils vous confirmeraient ce que j'avance.

Veuillez, etc...

On ne saurait formuler une opinion plus précise et plus conforme à ce que nos observations nous ont déjà fait conclure.

Nous nous sommes enfin adressé au sanatorium populaire

d'Hauteville où nous avons recueilli deux témoignages précieux. Nous réservons pour le chapitre suivant la lettre si intéressante de M. le Dr Dumarest, mais nous allons donner ici l'avis de M. Baudouin qui nous a répondu avec une affabilité exquise.

M. Baudouin a vécu un hiver dans un sanatorium riche, à Leysin, et, depuis dix-huit mois il est interne du sanatorium Mangini.

MONSIEUR ET CHER CAMARADE,

Je puis vous affirmer que le tuberculeux n'est pas un « embrasé » du fait même de sa tuberculose. C'est là seulement une conséquence éloignée et non constante de son psychisme spécial. Je crois, en effet, que la majorité des tuberculeux sont des affaiblis au point de vue de la volonté, — ce sont proprement des instables, — des neurasthéniques de la volonté, comme je le disais dans un article que je me permets de vous envoyer. Mais si la volonté diminue, et par le fait même, la sensibilité et toutes les puissances affectives du tuberculeux augmentent. A proprement parler, le tuberculeux devient un sentimental et un sensible, mais nullement un génital. Tout se passe dans son psychisme. Aucune force naturelle ne le pousse vers des excès vénériens. Si, hélas, il en est qui en arrivent à ce point, c'est que, poussés par leur besoin d'affection, ils ont joué le jeu dangereux avec l'être, n'importe lequel, qui a bien voulu répondre à ce besoin. Les femmes sont nombreuses dont l'affection est vite conquise quand la pitié et le sentimentalisme se mettent de la partie. Au début ce n'est qu'un commerce d'affection, proprement une amourette, un flirt. Et puis on s'embrase tout naturellement comme tout être qui joue avec l'amour, avec une femme et dont la volonté est affaiblie. Cherchez parmi tous les embrasés non tuberculeux, et je suis sûr que vous trouverez parmi eux une grande quantité d'êtres faibles au point de vue de la volonté.

Nous voilà bien, par tous les documents que nous venons d'énumérer, amené à formuler de plus en plus nettement la conclusion qui se dégageait déjà de nos chapitres précédents,

surtout quand nous y aurons ajouté l'avis oral du docteur Durand, directeur du sanatorium de Pessac :

« Je ne crois pas, nous dit-il, que le tuberculeux soit un embrasé. Je n'en ai jamais rencontré un seul qui le fût du fait même de sa bacillose, et à Pessac, en particulier, mon attention n'a jamais été attirée de ce côté. »

M. le Dr J. Carles, avec une grande amabilité, a bien voulu nous envoyer son avis dans une lettre que nous reproduisons ci-dessous :

Vous me demandez mon opinion au sujet de l'« embrasement des tuberculeux ». Il m'est très facile de vous répondre et je le fais bien volontiers.

Depuis longtemps, mon excellent maître et ami le docteur Mongour a attiré mon attention sur cette petite particularité clinique. Comme lui, j'ai pu constater que l'« embrasement » des tuberculeux constitue une véritable légende sans aucun fondement. Il suffit, en effet, d'interroger les bacillaires nombreux qu'on est appelé à soigner dans les divers milieux, on apprend ainsi bien vite que, chez eux, au point de vue génital, c'est la dépression qui domine. Dans la clientèle de la ville, les malades n'attendent pas toujours d'ailleurs à cet égard les questions du médecin ; ils sont bien souvent les premiers à faire de douloureuses confidences. J'ajoute que chez beaucoup d'entre eux il existe un parallélisme curieux entre l'évolution progressive des lésions tuberculeuses et la torpeur de plus en plus profonde de leur sens génésique.

Pour ma part, je n'ai jamais observé chez aucun tuberculeux, et quelle que soit la période de sa maladie, l'éréthisme génital qu'on leur a si généralement accordé dans ces temps derniers.

Veuillez agréer, etc.

Tel est aussi l'avis du professeur Coyne : « Tout ce qui peut faire croire à la génitalité excessive du tuberculeux se passe dans son psychisme. En fait, c'est plutôt un déprimé. »

Enfin le docteur Mongour, qui, avec sa grande expérience et son amabilité, a bien voulu nous suivre dans notre travail, a

eu l'obligeance de nous adresser cette note qui contient nettement son avis sur la question :

MON CHER AMI,

En vous donnant mes impressions, je rends justice au tact, à la délicatesse avec laquelle vous avez poursuivi votre enquête. Vous savez inspirer confiance et je suis convaincu que les témoignages que vous avez recueillis doivent être sincères.

J'ai vu beaucoup de tuberculeux des deux sexes et de toutes conditions. Aucun d'eux n'a jamais attiré spontanément mon attention sur son embrasement. Quelques jeunes mâles, soumis à la cure de repos dans toute sa rigueur, m'ont avoué des désirs charnels très espacés, jamais trop pressants. Pouvaient-ils, sans inconvénients, sacrifier à Vénus une fois par semaine ou par quinzaine ? Au ton de l'interrogatoire je reconnaissais plutôt une préoccupation hygiénique que le désir formel d'une conjonction. J'ai toujours conseillé l'abstinence, pour éviter toute transaction funeste à un traitement méthodique. On a toujours obéi sans regrets trop violents. Sur mes conseils, deux tuberculeux, à la phase initiale de leur affection, abandonnaient brutalement une maîtresse adorée, paraît-il. Etant donné l'égoïsme indiscutable du tuberculeux, cette résignation sans phrases ne m'a pas causé de surprise.

Les femmes ne me firent aucune confidence ; elles ne sollicitèrent jamais la moindre permission.

Et alors, non dans un but de curiosité, mais par intention véritablement scientifique, j'ai provoqué des aveux. De mon enquête il résulte :

1° Que l'ouvrier tuberculeux, à toutes les périodes de son affection, est un génital sobre, très sobre.

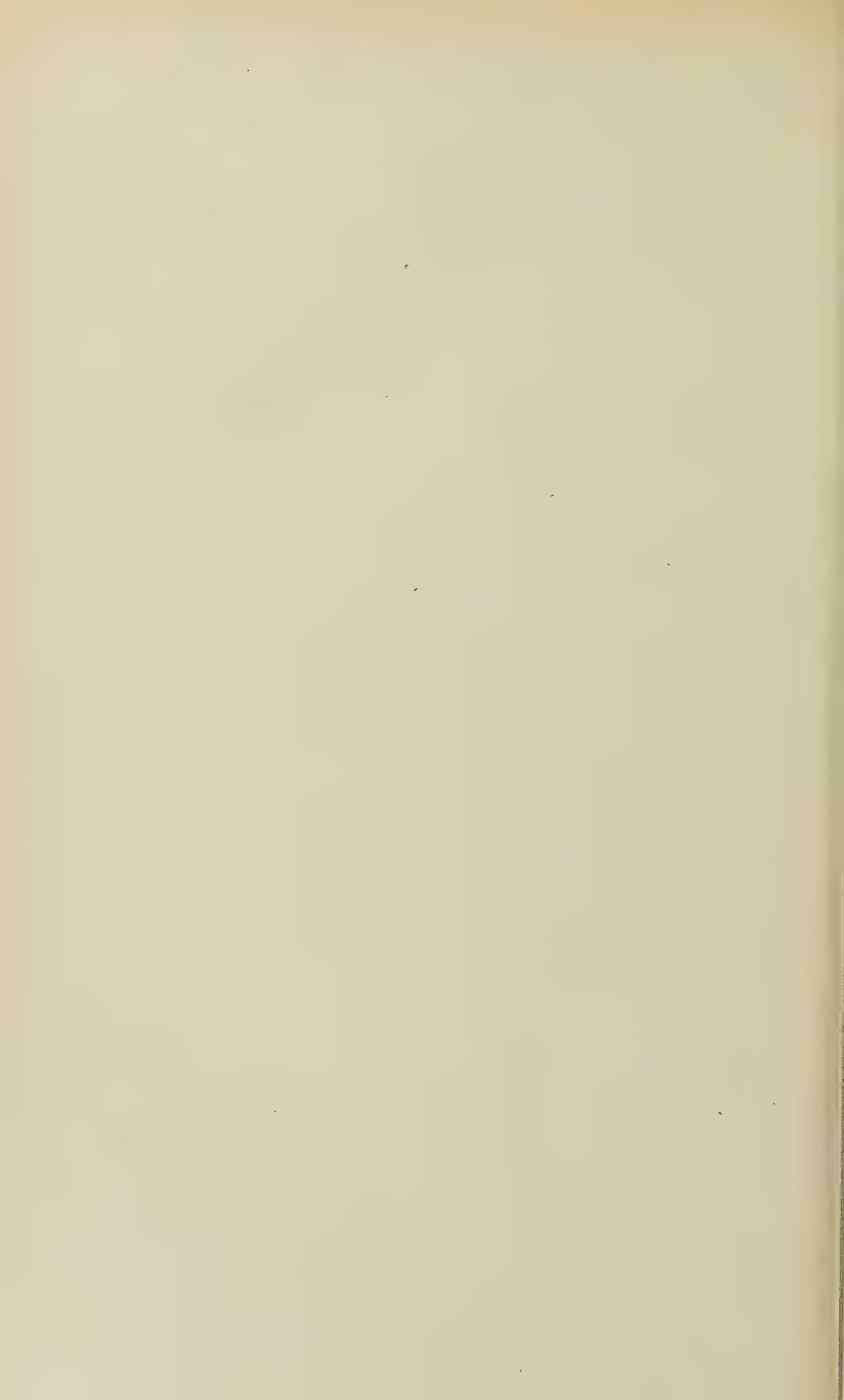
2° Que l'oisif soumis à une cure rigoureuse dans sa famille pense beaucoup plus à sa guérison qu'aux femmes. C'est un résigné !

3° Que l'oisif qui ne veut pas se soumettre aux exigences de la cure donne en raison de son âge.

4° Que les femmes, par pudeur, ne répondent pas en toute sincérité. J'ignore leur état génital, mais je n'ai pas l'impression d'avoir trouvé des embrasées.

L'embrassement du tuberculeux m'apparaît comme une légende. La tuberculose pulmonaire fauche ses victimes à la période génitale de notre existence. Cette aptitude génitale doit être l'*ultimum moriens*. Le tuberculeux abuse peut-être de son reste ; il s'en vante plus encore. C'est une manière de conserver ses espérances, d'échapper à l'étreinte de la mort.

Que cette dernière opinion si ferme et si nettement exprimée serve de conclusion à ce chapitre ; elle synthétise bien l'idée que nous avons voulu exprimer dans cette thèse et nous ne craignons pas, appuyé par de tels témoignages, d'affirmer hautement ce que nos recherches personnelles et notre faible expérience nous avaient déjà fait conclure.



CHAPITRE V

Recherche des causes de quelques cas d'«embrasement que l'on peut observer en cure libre Pourquoi s'est créée la « légende de l'embrasement »

Nous avons vu aux chapitres précédents quelles règles présidaient à la sexualité des tuberculeux. Nous avons vu que loin d'être un « embrasé », en général il est déprimé ou indifférent. Seules les conditions de milieu sont la cause de l'hyperexcitation, tout étrangère à la maladie, que l'on constate chez les phthisiques en sanatorium.

Mais il n'en est pas moins vrai que parmi les malades en cure libre que nous avons interrogés, il y a quelques observations de génitiaux ; et d'autre part, nous ne pouvons mettre en doute la sincérité des observations publiées par Landret dans sa thèse.

Comment expliquer ces rares cas, si contraires à l'immense majorité des observations ?

Certes, elles ne nous manquent pas, les explications.

Certains sujets, tout à fait bien portants d'ailleurs, sont davantage enclin à l'amour que d'autres. En fait, il y a des génitiaux et des individus qui ne le sont pas par le monde. Est-il donc défendu aux premiers d'être tuberculeux. Il était embrasé avant, il le restera après le début de son mal, s'il a la force nécessaire. Rien que de très naturel. Premier fait.

D'autre part, si l'occasion est un facteur qui pousse à abuser de Vénus ceux qui sont en sanatoriums, ne peut-elle avoir le même effet sur ceux qui ne s'y trouvent pas ? Voilà un tuber-

culeux à peine souffrant; il se livre aux plaisirs mondains, et, dans les salons, le flirt, cette étincelle pour les sens va le frôler. L'occasion se présente; il en profite, absolument comme son camarade X qui, lui, se porte très bien cependant. Deuxième raison d'embrasement, tenant uniquement au milieu.

Mais il en est bien d'autres.

Le fervent d'Eros qu'on voit le soir errer dans les cafés de nuit, scandant de sa toux les mesures des tziganes et encadré de toilettes claires, est bien un embrasé. Certainement, si vous interrogez son entourage, c'est un cas bien net d'hyperexcitation créé par la phtisie. Observez-le, sondez-le, retournez-le. Et vous vous apercevrez vite qu'il y a plus chez lui l'effort que le vrai besoin génésique. Il a su qu'il était poitrinaire. Pour lui, cela est synonyme de mort certaine. Il a voulu se dépêcher à jouir de la vie. Comme le petit Chilien du Mont-Arvel il voulut vivre la vie courte et bonne, se gorger de plaisir et de luxure.

Bien que rare, parce qu'il leur faut de l'énergie pour poursuivre leur formule, ces désespérés, assoiffés d'amour, existent cependant et j'ai connu tel propriétaire des environs de Bordeaux qui, du jour où il a su qu'il était tuberculeux, s'est mis à dissiper tout son avoir pour satisfaire de nouveaux besoins de luxe et d'amour.

Pourquoi il y a des érotiques parmi les tuberculeux? Cornil et Hanot vont nous en fournir encore une explication⁽¹⁾. Nous lisons dans leur livre: « L'intelligence elle-même se modifie. Il arrive quelquefois, comme l'ont fait observer Morel et Marie, qu'au début de la tuberculose il y a de l'hypocondrie, de la mélancolie. Chez la femme surtout, la sensibilité morale s'exalte, l'hystéricisme survient, une hystérie antérieure s'exagère... » Ne pourrait-on rattacher à la grande névrose certains embrasements tels que celui de Léontine M... (Chap. II, p. 33) où nous en avons nettement noté les stigmates?

Peut-être encore les fils de tuberculeux, « ces faibles de caractère et de volonté qui cèdent à tous les entraînements, mal

(1) Cf. HÉRARD, CORNIL et HANOT, Tuberculose pulmonaire, 1888, p. 479.

armés pour résister à toutes les causes de maladie qui nous assaillent » ⁽¹⁾, ont-ils, comme le prétend Lemoine, « une prédisposition, une tendance aux excès sexuels. »

Les penchants mêmes du sujet avant le début de son mal, l'occasion, le raisonnement du malade, une nouvelle maladie surajoutée, autant d'explications d'hyperexcitation génitale chez le bacillaire.

Mais peut-être encore deux autres causes peuvent-elles être invoquées. Ce sont celles que nous a exposées le docteur Duma-rest dans la lettre si intéressante qu'il nous a adressée. Voici ce qu'il nous dit :

MON CHER CONFRÈRE,

Voici mon opinion sur la question qui vous occupe. Les nombreuses intrigues qui se déroulent dans les sanatoriums et qui ont défrayé la chronique médicale et les romanciers s'expliquent aisément sans qu'il soit besoin de recourir à des interprétations spéciales si l'on considère les facteurs suivants :

1° L'âge des malades; la plupart de nos tuberculeux sont jeunes. A Hauteville, 68 % ont moins de trente ans et 8 % seulement plus de quarante.

2° L'oisiveté qui résulte de la méthode même du traitement; longues séances de chaise longue, repos au lit, etc. Moralement, l'absence de soucis, des préoccupations ordinaires, du milieu habituel, etc. Il est frappant de voir, par exemple, combien la mentalité se transforme par le changement de milieu et comment, au bout de quelques mois du régime sanatorial, un père ou une mère de famille peuvent prendre l'allure, les goûts, les amusements et les facéties de collégiens ou de pensionnaires.

Il est logique de penser que cet état d'esprit ait sa répercussion sur tous les actes de la vie ainsi que dans l'ordre des pensées et des préoccupations. Cet ensemble de modifications psychiques est le résultat de l'oisiveté et du désœuvrement.

(1) LAURENT, Amour morbide, p. 64.

3° La suralimentation et l'euphorie générale qui résulte de l'amélioration et de la reprise de la vie chez les malades qui s'améliorent. Cette considération physiologique me semble importante et pourrait prêter à des développements intéressants.

J'estime, en résumé, que des sujets quelconques non tuberculeux se trouvant dans les trois conditions somatiques indiquées ci-dessus réagiraient, à peu de chose près, de la même façon que nos malades et que l'intrigue amoureuse resterait pour eux la principale des distractions, l'occupation préférée.

Cependant je n'affirmerais pas qu'il n'y ait rien de plus; il semble bien que dans certains cas les tuberculeux soient des embrasés; mais alors ce sont en général les tuberculeux graves, avancés. La cause physiologique de leur excitation sexuelle pourrait se rechercher dans deux ordres d'idées d'une vérification expérimentale malheureusement difficile:

1° La fièvre. Je tiens pour certain que l'état fébrile ou subfébrile continu entraîne une surexcitation fonctionnelle des centres nerveux. Peut-être faudrait-il rattacher à cette cause la puissance de production des tuberculeux qui ont été de grands artistes, comme Chopin, ainsi que l'activité intellectuelle de certains tuberculeux dont tout le monde connaît la tendance aux projets. Nul doute que les centres sexuels ne subissent le contre-coup de cette hyperactivité nerveuse générale.

2° L'intoxication tuberculeuse elle-même serait-elle capable de produire les effets qui nous occupent? C'est bien difficile à vérifier, bien que des hypothèses soient faciles à faire sur le mécanisme de cette action. La plus vraisemblable me paraîtrait devoir s'appuyer sur l'analogie chimique et organolytique constatée par certains savants entre la tuberculine et la spermine. La tuberculine diffusée dans le sang jouerait dans ce cas le rôle de la sécrétion interne du testicule et serait capable d'inciter au fonctionnement des centres génitaux.

Veuillez agréer, etc.

Il est possible, en effet, que la toxine tuberculeuse ait de l'influence sur le sens génital des tuberculeux et nous pouvons à ce propos citer un exemple, que nous devons à l'obligeance de M. Baudouin :

Il s'agit d'un malade très robuste qui, « suivant un traitement par la tuberculine de Koch, avait à chaque injection une période énorme d'excitation psychique, musculaire, un besoin de se dépenser, un sursaut énorme de vie ! Si cet individu avait eu un psychisme génital, sûrement il aurait dépensé cela en excès vénériens. »

Cette hypothèse de l'action de la toxine tuberculeuse est certainement ingénieuse. Mais nous ferons respectueusement remarquer que cette toxine existe également chez tous les phtisiques. Pourquoi donc certains d'entre eux seulement, et l'infime minorité, en ressentiraient-ils les effets surexcitants ? Il faut admettre alors une aptitude plus grande de certains sujets à réagir, ou d'autres conditions accessoires que nous ignorons complètement. En tous cas, c'est une hypothèse séduisante et intéressante à vérifier. Mais cette vérification présente les grandes difficultés d'une expérimentation longue et minutieuse, car on est obligé d'opérer sur les animaux, bien difficiles à observer et ne permettant pas une conclusion pour l'homme. Aussi ne l'avons-nous pas entreprise.

Quoi qu'il en soit, l'hyperexcitation génitale des tuberculeux n'en reste pas moins l'exception. Et en fait, le bacillaire n'est pas un « embrasé ».

Comment s'est donc créée cette légende de l'« embrasement ». Et il nous a paru intéressant d'en rechercher une explication.

Darembert, à qui nous avons déjà fait plusieurs fois appel, croit la trouver :

« La légende du tuberculeux embrasé est née, dit-il, j'en pense, en constatant que quelques phtisiques gardent leur puissance génésique, ainsi que leur puissance cérébrale, jusqu'aux environs de la mort. J'ai constaté, en effet, quelquefois le spectacle répugnant de femmes et d'hommes décharnés, haletants et semblant demander à l'amour une dernière convulsion. Cette ultime étincelle n'est guère « embrasante », ajoute-t-il, au moins pour les autres, d'après les confidences que j'ai reçues ⁽¹⁾. »

(1) DAREMBERG, *Loc. cit.*, p. 133.

Une exception a attiré l'attention et la légende est créée. Et il est certain qu'un cas tel que celui de M^{lle} de Lespinasse, qui « ruina la santé de tous ses amants par son trop grand excès de passion, ce qui dessécha son corps débile », est bien fait pour frapper l'imagination populaire. « A côté d'elle, nous dit-elle elle-même, ses compatriotes semblaient être nés sous les glaces de la Laponie ⁽¹⁾. »

« Le souvenir de M^{lle} de Lespinasse, dit Plicque, a certainement beaucoup contribué en littérature à créer la légende du charme et de la passion des amantes tuberculeuses » ⁽²⁾. Le temps, d'ailleurs, était à l'exagération sentimentale et on ne pouvait s'empêcher de noter l'affectivité des tuberculeux.

« Le tuberculeux, dit encore Daremberg, privé de plaisirs bruyants et fatigants, ayant peu d'occasions de développer ses muscles et son cerveau, réserve toutes ses ressources pour son cœur, où peuvent s'accumuler les affections ; sa sensibilité s'aiguise et les sentiments deviennent les seuls mobiles de ses actions ⁽³⁾ ». Le tuberculeux peut répéter avec Alfred de Vigny : « Je crois autant que Goëthe aux affinités électives. Il y a des âmes auxquelles il me semble que je suis uni par des liens invisibles ». Il est aimant..., mais, à cause de son aboulie, il est le juif errant de l'amour.

Et il est d'autant plus aimant que de lui-même se dégage un grand charme ; une attraction douce et forte se trouve dans ces yeux, ces grands yeux veloutés, au large iris, à la pupille souvent dilatée par la vision de quelque rêve, bordés de longs cils qui ombrent si délicatement la paupière et agrandis encore par le cercle mat et bistré qui les entoure. La blancheur du teint, rosé aux pommettes, et les longues mains de malades, pâles, moites et veinées de bleu, la gracilité délicate de ce corps amaigri, ajoutent encore au charme classique du « poitrinaire ».

⁽¹⁾ Il faut noter que beaucoup des dernières lettres de M^{lle} de Lespinasse, peut-être les plus parfaites, ont été écrites sous l'empire de la fièvre. Ainsi pourrait prendre corps l'hypothèse du docteur Dumarest.

⁽²⁾ PLICQUE, *Chron. méd.*, 1901, p. 164.

⁽³⁾ DAREMBERG, *Loc. cit.*, p. 136.

Vraiment, comment un être dont les sentiments et le corps sont en si grande harmonie avec l'amour pourrait-il ne pas aimer ?

De plus, s'il y a peu de vrais érotiques, chez beaucoup de tuberculeux on note l'effort génésique. Parce que, s'abstenant, l'homme craint d'être taxé d'impuissance (ce qui est pour beaucoup synonyme de déchéance) ou d'indifférence (ce qui l'expose à être comme M. Bergeret), il cherche à se prouver à lui-même qu'il « peut » toujours et il se vantera facilement d'exploits vénériens imaginaires. Le peuple, qui juge facilement les hommes d'après leurs propos, en fait incontinent un érotique.

Et voilà comment s'est développée la légende des embrasés : quelques érotiques vrais ou faux parmi de nombreux malades pétris de charme et de sentimentalité. Plus tard, dans des sanatoriums, on en trouve la vérification (on sait que le roman de Michel Corday a été vécu, en effet) et la voilà tout à fait cimentée.

Nous espérons avoir mis la question au point.

CHAPITRE VI

Réponse à quelques objections

Nous aurions désiré ajouter un chapitre qui nous semblait intéressant sur l'influence qu'a pu avoir sur leur œuvre la phtisie de certains écrivains. A-t-elle engendré chez eux un érotisme, psychique ou réel ? Ou n'a-t-elle eu aucune influence ? Malheureusement, les documents nécessaires nous ont manqué pour faire une étude consciencieuse et digne d'intérêt et nous ne voulons pas publier les résultats tronqués de nos recherches, forcément imparfaites. Aussi allons-nous essayer seulement de répondre dans ces quelques lignes à une objection que nous avons entendu formuler autour de nous.

« Vous prétendez, nous disait-on, que la tuberculose, loin de rendre érotiques ceux qui en sont atteints, n'a souvent aucune influence et parfois amène même de la torpidité. Voyez donc l'œuvre d'un poète mort récemment bacillaire, Albert Samain, dont les dernières pièces reflètent des appétits vénériens à peine esquissés dans ses premières. »

Nous ferons d'abord remarquer qu'il ne saurait être, ici, question que d'érotisme psychique. Nous ne pourrions trouver, pensons-nous, des renseignements véritablement exacts sur la vie intime d'un écrivain que dans sa correspondance intime. Certes, il serait intéressant de consulter la biographie ou les lettres de Samain, pour voir si la tuberculose a créé chez lui un embrasement. Malheureusement, sa mort est de date trop récente, et si le *Mercur de France* ou d'autres revues ont publié et apprécié beaucoup de ses œuvres, personne ne s'est encore

rencontré pour recueillir sa correspondance ou retracer sa vie. A peine avons-nous pu trouver ces quelques mots sur lui : « C'était le pur artiste composant avec un soin jaloux ses rares poèmes, d'une délicatesse raffinée, dans la solitude (Samain s'était depuis longtemps retiré à la campagne)..... Et combien fut noble, laborieuse et désintéressée, la vie fière et silencieuse du poète ⁽¹⁾. »

Certes, si ce fut un émbasé, il ne l'a guère montré et, de ces lignes, il ne se dégage pas que Samain fût un érotique.

Mais l'idée de l'amour l'a-t-elle hanté davantage à partir du moment où il commença à être atteint de bacillose ? Voyons son œuvre. Elle contient bien quelques faiblesses, mais aussi de jolis vers qui, malgré une pointe de préciosité, reflètent une délicatesse mélancolique et douce ⁽²⁾ justifiant l'appréciation de Coppée : « M. Albert Samain est un poète d'automne et de crépuscule, un poète de douce et morbide langueur, de noble tristesse. On respire tout le long de son livre (il s'agit de *Au jardin de l'Infante*) l'odeur faible et mélancolique, le parfum des chrysanthèmes à la Saint-Martin. »

Et à côté de ces estampes, parfois jolies, nous voyons, dans ses derniers vers, un érotisme assez brutal apparaître ⁽³⁾, quoique tempéré toujours par la « douce et morbide langueur ». Au moment où ces vers ont été écrits (*Le Chariot d'or* est une œuvre posthume dont Samain avait seulement laissé le plan et quelques pièces), la tuberculose rongait le poète et on établit naturellement une relation entre leur sensualité et l'état de phthisie avancée de leur auteur. Est-on en droit de le faire. Je ne le crois pas. Ne retrouve-t-on pas, dans sa dernière œuvre, des vers aussi doux et descriptifs que dans les autres. Et n'avons-nous pas de l'érotisme aussi dans certaines pièces parues entre 1880 et 1893 dans des revues et réunies sous le titre *Au jardin de l'Infante* ? ⁽⁴⁾

⁽¹⁾ Cf. *Revue encyclopédique*, 1900, t. 2, p. 846.

⁽²⁾ Conférer, par exemple, *Au jardin de l'Infante*, le morceau intitulé : « Soir ».

⁽³⁾ Conférer *Le Chariot d'or*.

⁽⁴⁾ Conférer « Cléopâtre » par exemple.

Et, en admettant même qu'il y ait dans l'œuvre de Samain un érotisme plus manifeste dans ses dernières poésies, pouvons-nous conclure que cette excitation, purement psychique, répondait à un besoin physique exagéré? Il est bien possible que ce cri d'amour qui s'élève parfois reflète le dépit de l'impuissance, l'effort génésique dont nous parlions au chapitre précédent, plutôt que le besoin.

D'ailleurs, si l'on peut trouver en épluchant son œuvre quelque cri de rut chez Samain, il est loin d'en être de même chez tous ceux touchés aussi par le terrible mal.

Contemporain de Samain, Rollinat (mort en 1903) était aussi un bacillaire⁽¹⁾. Sa vie? Elle fut retirée; partagée entre sa famille et ses amis qui adoraient rendre visite au bon artiste si délicat et au si profond philosophe qu'il était. Il restait dans le Berry, la patrie de G. Sand qui avait si bien connu sa famille⁽²⁾, en parcourant les vallons et les gorges et en admirant la campagne. Son œuvre? Après ses « brutales *Névroses* ⁽³⁾, ce rimeur excessif se calme et devient sage ». Il publie un livre, philosophique surtout, *L'Abîme*, puis des pastorales. Dans les *Névroses* (1883) comme dans *L'Abîme* ne se reflète guère l'érotisme, mais surtout la peur, le cauchemar, l'hallucination, ce qui faisait dire à Barbey d'Aurévilly que la place de Rollinat était entre Poë et Baudelaire. Plus tard il devient descriptif; paysages, tableaux des champs, voilà ce qu'on retrouve dans ses dernières œuvres, y compris son livre posthume: *En errant*. Aucune indication d'une excitation génitale quelconque.

On ne retrouve guère non plus le besoin d'amour dans les vers de Millevoye, ni du poète de la Voulzie. Même indifférence encore chez Glatigny, remis à la mode ces dernières années, « cet esprit presque sans corps, à la recherche toujours du pain idéal des poètes, plus préoccupé de nourriture intellectuelle que du soin de son estomac... Il rêvait de tranquillité et de bonheur et se

(1) Après une tentative de suicide, il est mort vraisemblablement d'entérite bacillaire.

(2) Cf. Histoire de ma vie, G. SAND.

(3) Cf. *Revue encyclopédique*, 1899.

sentait né pour le travail au sein de la famille... Il était plutôt un être immatériel ⁽¹⁾. »

Au lieu des poètes, prenons les musiciens.

Mozart a été longtemps considéré comme mort de tuberculose. Au milieu du siècle dernier, Blaze de Bury écrit dans la *Revue des Deux-Mondes* : « Mozart passait sa vie hors de chez lui, hantant les tripots et les salles de jeu et donnant à la composition les restes d'une nuit de fredaines ». Il a été démontré depuis que « cet avis basé sur l'interprétation fautive de quelques phrases isolées de sa correspondance est dénué de tout fondement ⁽²⁾ ». Au contraire, après quelques rares intrigues de jeune homme (notamment avec une actrice célèbre dont il épousa la sœur), il mène une vie exemplaire, dans ses dernières années surtout où sa pauvreté et la neurasthénie angoissante qu'il faisait lui empoisonnèrent l'existence.... D'ailleurs Cabanès prétend que Mozart est mort albuminurique ⁽³⁾.

Pour Chopin, tout le monde est d'accord : il était bien phtisique. Et G. Sand nous le dévoile suffisamment dans sa correspondance pendant les huit ou dix ans qu'elle fut liée avec le grand musicien. Était-il un érotique ? Sa correspondance ne nous révèle rien. Et les renseignements que donne G. Sand sont trop peu précis et trop discutables pour pouvoir en tenir grand compte.

Mais dans son œuvre relevons-nous une sensualité exagérée à la fin de sa vie ? On a voulu faire jouer à la phtisie de Chopin un grand rôle sur son génie. Nous ne pensons pas qu'il faille lui accorder une importance. La plupart des polonaises, des valse, des mazurkas sont parmi ses œuvres de jeunesse. Et, après 1835, date que l'on peut assigner comme début de sa tuberculose, furent composés la plupart des nocturnes notamment et aussi des concertos et des sonates. Nous voyons donc que sa production musicale était au moins aussi grande dans

⁽¹⁾ *Mercury de France*, 1^{er} avril 1906, p. 322. — V. JOB LAZARE, A. Glatigny ; sa vie, son œuvre. Libr. du *Mercury de France*. — Cf. Correspondance.

⁽²⁾ Cf. Félix CLÉMENT, Musiciens célèbres, p. 218.

⁽³⁾ Cf. CABANÈS, *Chronique méd.*, novembre 1905, p. 735.

ses débuts que dans ses dernières années. Dire que la fièvre ait inspiré quelques beaux morceaux, certes, c'est possible ; mais il fallait qu'il y eût Chopin pour les écrire. C'est un de ces génies « de race ». La grande sensibilité qui en forme la note dominante se retrouve d'ailleurs dans toute sa famille ⁽¹⁾. Elle a trouvé son expression la plus parfaite chez Frédéric.

Donc d'érotisme, point de traces chez lui. Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, c'est la note plus sensible encore et plus mélancolique qui se trouve dans les dernières œuvres du maître. D'ailleurs, que l'on prenne tous les écrivains phtisiques dont nous avons déjà parlé, partout la même sentimentalité exquise, développée encore par la maladie. C'est, pensons-nous, la seule influence qu'ait la tuberculose sur le tuberculeux, influence purement psychologique.

On nous pardonnera d'avoir un peu traîné sur ce sujet en raison de l'intérêt qui s'y rattache. Mais nous voulons maintenant répondre à une autre objection que l'on a faite à la thèse que nous soutenons : Landret dit quelque part dans sa thèse que les habitants de Tahiti, par exemple, sont érotiques parce que tuberculeux.

Ma foi, l'on pourrait dire, avec aussi peu de justesse, que leurs mœurs sont dissolues parce que syphilitiques ou lépreux, ces trois maladies étant le grand fléau de cette île, comme d'ailleurs des Marquises (où le climat et la race sont identiques). Certes, la débauche y règne en maîtresse ⁽²⁾, mais dans bien d'autres colonies on trouve les ravages du bacille de Koch ; au Cambodge, par exemple, « où les Cambodgiens sont très pudiques. Ils possèdent à un haut degré les vertus de la famille. Le mariage y est très en honneur ⁽³⁾ », etc.

(1) Cf. Correspondance de Chopin, *Revue musicale*, 1903.

(2) On connaît ce pays, célèbre par les excès de la reine Pomaré. — Nous avons retrouvé une foule de traits le démontrant aussi surabondamment. Cf. *Archives de médecine navale et coloniale*, 1903, p. 341 : Quand un étranger entre dans une case où se trouve une jeune fille, les vieux se retirent pour les laisser seuls. — La fille s'y glorifie des amants qu'elle a eus. — A la puberté, elle subit l'assaut de tous les mâles de la vallée et cela en une seule séance, etc. ⁴

(3) Cf. *Archives de médecine navale et coloniale*, 1900.

Nous pensons qu'il y a là une question de mœurs, de race, de climat, et peut-être aussi l'alcoolisme qui y sévit, tout en faisant « le lit à la tuberculose », incite-t-il aussi aux excès vénériens.

Et si nous parcourons les opinions de divers médecins ayant séjourné dans les pays exotiques, nous pouvons conclure avec eux tous : Les excès génésiques de ces pays ne sont pas l'effet de la tuberculose. Ils en sont bien plutôt une cause, cause de déchéance physique mettant l'organisme en état de réceptivité. Et nous pouvons dire, avec l'écrivain (1), qu'aux colonies comme en France, « par cela même qu'il faut des organismes disposés à la recevoir, la tuberculose guette les amants de la joie, les rieurs et les rieuses qui, la gaité au front, courent, insoucians et insatiables, au banquet de la vie »... Mais nous sommes convaincu et nous soutenons que la tuberculose n'engendre pas l'érotisme !

(1) Cf. BARBARY, La Grande Faucheuse.

CONCLUSIONS

1° Le tuberculeux pulmonaire, en général, n'est pas un « embrasé » du fait de la tuberculose, qu'on l'observe en cure libre ou dans les hôpitaux, chez les riches ou chez les pauvres, quelque avancée que soit sa phtisie.

2° Dans les sanatoriums à sexes mélangés, l'« embrasement » peut s'observer, mais le principal facteur en est *l'occasion*.

3° On peut parfois noter, en cure libre, des cas, très rares, d'érotisme. Ils sont plus souvent dus à des conditions de milieu qu'à la tuberculose.

Vu, bon à imprimer :
Le Président de la Thèse,
P. COYNE.

Vu : *Le Doyen,*
A. PITRES.

Vu, et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 9 janvier 1907.
Le Recteur de l'Académie,
R. THAMIN.

OUVRAGES CONSULTÉS

Archives de médecine navale et coloniale, 1900-1906.

BALL. — La folie érotique, 1888.

BARBARY. — La lutte antituberculeuse dans la famille, à l'école, à l'atelier, 1904.

BÉRAUD. — Psychologie des tuberculeux. Thèse de Lyon 1901.

BAUDOUIN. — La vie des tuberculeux en sanatorium. 1906.

BERNHEIM. — Traité clinique et thérapeutique de la tuberculose pulmonaire, 1893.

BOUCHUT. — Du nervosisme aigu et chronique, 1877.

BROUARDEL. — Mortalité par la tuberculose, 1900.

BRUN. — Thèse de Lyon 1898.

CHELMONSKI. — L'état du système nerveux chez les phtisiques et son influence sur la marche de la tuberculose.

Chronique médicale: Lettres à propos de l'érotisme des tuberculeux, 1902, p. 680 et suivantes.

CLÉMENT (Félix). — Les musiciens célèbres.

CORDAY (M.). — Les Embrasés, 1902.

DAMASCHINO. — Leçons sur la tuberculose recueillies par THÉRÈSE et DELPORTE. Préface de LETULLE.

DAREMBERG. — Le cœur des tuberculeux.

— L'esprit des tuberculeux. *Journal des Débats*, 31 août 1899.

— Les différentes formes cliniques et sociales de la tuberculose pulmonaire: pronostic, diagnostic, traitement, 1903.

Dictionnaire des Biographies célèbres.

DUBOIS. — Thèse de Lyon 1898.

DUGUET. — Thèse de Lyon 1898.

DUMAS (Alex.). — Dame aux Camélias.

ENGEL. — Influence de la tuberculose chronique sur l'esprit et les nerfs. *München med. Wochenschrift*, 1902.

FREUD. — Revue neurologique, 1893.

FÉRÉ. — Instinct sexuel.

GRASSET. — Des rapports de l'hystérie avec les diathèses tuberculeuses et scrofuleuses.

HARTEMBERG. — La névrose d'angoisse. *Revue de médecine*, 1901.

HÉRARD, CORNIL, HANOT. — Tuberculose pulmonaire, 1888.

JANET. — Etat mental des hystériques, t. I et t. II, p. 92.

JOB LAZARE. — A. Glatigny. Sa vie, son œuvre.

KNOPF. — Les sanatoria, 1893.

KRAFFT-EBING. — Psychopathia sexualis, 1893.

LAFARGUE. — La prétuberculose et le sanatorium de Banyuls-sur-Mer, 1902.

LALANNE. — Sanatorium médical d'Arcachon pour tuberculeux adultes, 1901.

LALESQUE. — La cure libre des tuberculeux, 1904.

LANDRET. — De l'excitation génitale chez les tuberculeux. Thèse de Lyon 1904.

LAURENT. — Amour morbide.

LERICHE. — La lutte contre la tuberculose, Paris. Extrait de la *Gazette des eaux*, 1902.

LETULLE. — Essai sur la psychologie du phthisique. *Archives générales de médecine*, septembre 1900.

LOEWENFELD. — Sexualeben und Psychopathia, 1899.

LORRAIN (J.). — Ellen, 1903.

LOMBROSO et FERRERO. — La femme criminelle et la prostituée.

MAITRE (Paul). — Etude critique sur la recherche du traitement de la tuberculose, 1900.

MANAUD. — La névrose d'angoisse. Thèse de Lyon 1900.

MARGUERITTE. — Amants.

Mercury de France, avril 1897, juin 1900, juin 1906.

MONCORGÉ. — Hémoptysies tuberculeuses et rapports sexuels.

PEGURIER. — Les facultés affectives chez les phthisiques. *Chronique médicale*, 1902.

— Traitement rationnel de la tuberculose pulmonaire.

PETER. — Hygiène des tuberculeux, 1887.

— *Clinique médicale*, t. II.

PITRES et RÉGIS. — Impulsions et obsessions.

PLICQUE. — Les tuberculeuses célèbres. *Chronique médicale*, Paris 1901.

PRÉVOST. — Les Demi-Vierges.

RAYMOND. — L'hérédité morbide.

RÉGIS. — Précis de Psychiatrie, 1906.

Revue des Deux-Mondes, 1832 (Blaze de Bury : Etude sur Mozart).

Revue encyclopédique, 1900, 1902, 1903, articles sur SAMAIN et ROLLINAT.

Revue musicale, 1905.

RENON. — Conférences pratiques sur les maladies du cœur et du poumon.

ROULIN. — Quelques réflexions à propos des sanatoria et du traitement de la tuberculose.

ROUX. — Psychologie de l'instinct sexuel.

SAND (G.). — Histoire de ma vie. — Correspondance.

SANDRAS. — Traité pratique des maladies nerveuses, t. II.

VERNEUIL. — Etude expérimentale et clinique sur la tuberculose, 1887-1892.

VIDAL. — La lutte contre la tuberculose et le sanatorium d'Hyères, 1901.

